

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARI

Le mouvement révolutionnaire de Salonique



UN GROUPE DE RÉVOLUTIONNAIRES TRAVERSANT SALONIQUE



GENDARMES FRANÇAIS GARDANT UNE RUE
SUR LA CHAUSÉE LE CADAVRE D'UN CHEVAL, INNOCENTE VICTIME DE LA RÉVOLTE

C'est à l'issue de la nuit tragique du 31 août dernier que ces deux clichés ont été pris à Salonique. On se souvient que, à cette date, le conflit s'aggrava subitement entre les partisans de l'intervention de la Grèce contre la Bulgarie et leurs adversaires. Ces derniers, encerclés dans leurs casernes tentèrent dès le matin une sortie, qui fut repoussée à coups de fusil et de mitrailleuse.

Psychologie du combattant

Malgré ses lettres, parfois si émouvantes et d'une grandeur si simple, malgré les entrebâtements que nous pouvons avoir avec permissionnaires et blessés, nous ne possédons sur l'état d'âme du combattant que des données assez fragmentaires.

Certes, par ses actes, dont chaque jour depuis deux ans s'enrichit la glorieuse histoire de notre pays, nous avons appris à connaître son courage, son stoïcisme devant le péril et la souffrance, son esprit de sacrifice, d'abnégation, sa confiance et sa résignation aux pires épreuves.

Mais quels sont au juste les sentiments et les idées qui inspirent de tels actes et créent un tel héroïsme, une si méritoire endurance? Qu'est-ce que le combattant pense de lui-même? Comment nous juge-t-il nous, gens de l'arrière? Quelle attitude et quel langage aime-t-il que nous ayons envers lui?

Récemment, quelques heures d'entretien avec un des plus brillants et valeureux officiers d'un de nos corps justement célébrés nous ont permis de coordonner les observations faites et de bien discerner l'âme vraie du combattant.

Depuis vingt-six mois cet officier, qui a conquis sur les plus sanglants champs de bataille deux galons, trois citations à l'ordre de l'armée, la croix et la rosette de la Légion d'honneur, n'a quitté ses soldats que pendant le temps nécessaire pour soigner — je ne dis pas guérir — ses deux blessures.

Il les connaît donc bien. Il en parle avec tendresse, avec respect. Et voici comment il les explique :

« L'atmosphère morale de la ligne de bataille ne peut être imaginée par ceux qui n'y ont pas vécu. L'homme des tranchées a fait le sacrifice de sa vie. Il se dit que, un jour ou l'autre, après de rudes souffrances, il sera atteint. Mais cette prévision ne le démoralise pas. Au contraire, il fait tout son devoir, même le plus périlleux, avec une résolution grave et tranquille. Oh! rien de cette exaltation et de cette allégresse lyrique dont on parle! Et le combattant se fâche lorsqu'on le représente ainsi. La vérité toute nue a bien plus de grandeur. L'homme des tranchées n'a plus l'enthousiasme illusionné des premiers jours de la mobilisation. Aujourd'hui, il sait combien cette guerre est rude, lente, meurtrière. Il sait ce qu'il endure et ce qu'il risque. Il n'a rien oublié des douceurs, des tendresses, des joies de son existence d'hier. Et, avec le beau sang-froid des résolutions héroïques, il en fait gravement le sacrifice. Il pense que depuis trop longtemps le Boche nous « cherchait », qu'il faut en finir, assurer le salut de la France, préserver l'avenir et le bonheur des enfants.

« Mais l'homme qui a ainsi fait, avec une si nette conscience de ce qu'il risque, le sacrifice de sa vie, de son bonheur, de ses affections, a une grande fierté de ce sacrifice. Et cette légitime fierté, que son attitude et ses regards révèlent, ne contribue pas peu à l'exalter jusqu'aux plus sublimes actions.

« Il a aussi l'orgueil de ce qu'il a fait, de ce qu'il a enduré, des résultats de son effort. Il a l'orgueil de cette gloire — individuelle ou collective — conquise au prix de tant de sang et de souffrances.

« Il n'est ni vantard, ni vaniteux, et, avec une pudeur un peu farouche de son héroïsme, habitué à vivre avec des camarades qui le connaissent et en ont fait autant que lui, il ne se raconte pas volontiers. Mais il aime qu'on lui rende justice, qu'on ait l'air de savoir ce que représentent ses blessures, ses croix, sa fourragère, ses chevrons, le numéro de son régiment qui a deux ou trois fois fondu dans la fournaise.

« S'il veut qu'on lui en sache gré, c'est non seulement pour lui-même, mais pour les compagnons d'armes qui se battent encore, pour ceux qu'il a vus mourir. »

Aussi, voyageurs du métro, gens affairés qui passons distraits dans la rue ou sommes parfois retenus par une timidité maladroitement au poilu qui est là avec son bidon, ses

deux musettes, son étui à masque! Ne nous laissons pas trop absorber par nos soucis, nos chagrins ou notre journal. Prenons garde, si nous ne savons pas lui parler comme il le faut, qu'il ne reparte avec l'injuste et fâcheuse impression que nous nous sommes peu à peu reconstitué une vie à laquelle — lui qui se bat et souffre pour nous — serait étranger!

Et surtout, gardons-nous de toute parole de découragement et de lassitude : Lui, il ne doute pas! Il a la foi en la vaillance de ses camarades et de ses chefs, qu'il respecte. Il n'admet pas que tant de braves gens aient souffert ou soient morts pour rien. Il s'indigne contre les pessimistes presque autant que contre les embusqués — les trop beaux embusqués — dont la vue le met en rage.

Des premiers, il dit volontiers en son langage excessif mais expressif : « Ces gens-là, on devrait les fusiller! » Et des autres, il voudrait qu'on lui permit de faire une rafle pour compléter les effectifs de quelques troupes de choc, où, d'ailleurs, vivifiés par une atmosphère exaltante, ils ne tarderaient pas à faire, comme les autres, allègrement leur devoir.

Georges Lecomte.

Ce que l'on dit

En attendant...

Il m'a enfin été donné de rencontrer un bon paysan qui a daigné me communiquer l'une des raisons pour lesquelles lui et beaucoup de ses pareils collectionnent avec tant d'ardeur la monnaie d'argent et même les gros sous.

Que la vaillante et si utile ligue antialcoolique l'Alarme me le pardonne : je n'ai dû sa confiance qu'à la chaleur entraînante de trois ou quatre petits verres d'une eau-de-feu dont il me vanta les mérites et la pureté en connaissance de cause, car elle avait été distillée par un alambic roulant dans la propre cour de sa métairie.

— Pourquoi, me dit-il d'un air malin et profond, le gouvernement retient-il et recherche-t-il tout l'or qui peut exister en France? Il n'en a jamais assez; on a beau lui porter des pièces de vingt francs, il en réclame encore, il en réclame toujours. C'est donc qu'il se méfie de son propre papier, c'est qu'il trouve que les espèces sont supérieures à ce papier. Nous autres, nous faisons donc le même raisonnement; et, à défaut de pièces de vingt francs, nous accumulons les pièces de vingt sous et même de deux sous. Si ce n'est pas de l'or, c'est du moins du métal qui gardera sa valeur après la guerre.

Ce raisonnement simpliste est absolument idiot, mais on peut s'entendre à merveille à faire pousser du maïs et des topinambours et ignorer les éléments premiers du problème du change et de la question monétaire.

Si « le gouvernement », c'est-à-dire la Banque de France, a intérêt à garder le plus d'or possible, c'est justement pour garantir la valeur du papier qu'il émet, et il y a réussi dans une assez large mesure, puisque le change du billet de banque français est moins bas de moitié que celui du billet de banque allemand.

De plus, ce que ce brave cultivateur ignorait, c'est que la monnaie divisionnaire d'argent et les décimes sont une monnaie fiduciaire, exactement comme le papier : une pièce de vingt sous ne vaut guère que cinquante centimes, et un sou qu'un quart de sou. Mais c'est de quoi il m'a été impossible de le convaincre.

Pierre Mille.

Quoi qu'il ait pu en coûter à l'ennemi, l'autre jour, lorsque nos alliés britanniques franchirent l'ancien Strymon — aujourd'hui Strouma — les vainqueurs ne firent pas payer aux vaincus un tribut si cruel que celui exigé par Xerxès, voici deux mille quatre cents ans, lorsqu'il franchit lui aussi cette rivière, dans l'autre sens, en envahissant la Grèce.

Hérodote, parlant de ce lieu historique et qui revient d'actualité, nous conte que tout un système de ponts fut construit pour faciliter le passage de la rivière et que les Mages suivant les armées sacrifièrent dans ses eaux des taureaux et des génisses. Cette offrande aux dieux favorables ne suffit pas à Xerxès. Arrivant sur la rive conquise et apprenant que le lieu où il se trouvait — le même que celui où passèrent les Anglais la semaine dernière

— s'appelait Ennea Hodoï, c'est-à-dire les neuf routes, il fit immoler à l'instant neuf jeunes garçons et neuf jeunes filles.

Il est vrai que les Allemands, depuis, ont fait bien mieux encore, à la gloire de leur « vieux Dieu ».

Von Jagow, « cet admirable ouvrier de la victoire allemande », comme l'appellent ou l'appelèrent les journaux d'outre-Rhin, avait chez lui, dans une grande vitrine, une fort intéressante collection de ces pirogues du Kameroun sur lesquelles les nègres Bantou se livrent aux sports nautiques. Certaines de ces pirogues, munies d'étriquettes comme des pièces de musée, étaient creusées dans un tronc d'arbre; d'autres, faites de morceaux d'écorce cousus ensemble, étaient recouvertes de peaux de bêtes. Et il n'était pas un de ses hôtes à qui von Jagow fit grâce de la visite à sa « petite exposition coloniale ». Quelques phrases sur « l'expansion mondiale » de l'Allemagne servaient d'accompagnement.

Or, l'Allemagne n'ayant plus de colonies, von Jagow vient de faire disparaître les pirogues de son home; leur vue aurait pu amener la conversation des visiteurs sur un sujet qu'il convient d'éviter. « Plus de pirogues, plus moyen de parler des pirogues ». Et c'est si vrai que, ces jours derniers, un aimable visiteur neutre qui, devant la disparition de la petite flottille sauvage, avait bonne envie de demander à von Jagow si ces pirogues étaient parties à la recherche du Bremen, garda sa réflexion pour lui.

L'ANCIEN

7 heures du soir, une plage bretonne. La cloche du dîner a fait affluer les baigneurs dans la salle à manger de l'hôtel et, par la grande baie ouverte sur la mer, avant de s'asseoir à table, chacun jette un dernier regard au soleil qui disparaît derrière l'horizon, laissant au ciel de longues bandes d'un rouge sanglant. Fatalement, par liaison d'idées, les esprits se portent là-bas, où l'on se bat; on étouffe quelques soupirs, puis un long silence pèse, il flotte du recueillement, vite troublé par l'arrivée des crieurs de journaux qui apportent les nouvelles de Paris.

C'est un bon communiqué : la détente se produit, on respire mieux. Dans un brouhaha de conversations, de chaises remuées, au gré des sympathies, des groupes se forment et s'installent autour de la table d'hôte; les voix montent, les gens s'animent.

Décoré de la Légion d'honneur et de la médaille de 1870, un homme d'âge, type de l'ancien officier, cherche à capter l'attention et, pour la table entière, il tâche à commenter les dernières nouvelles, heureux de pouvoir placer des souvenirs personnels datant de l'autre guerre. Des mots parviennent, tentant de faire balle : Gravelotte... Saint-Privat... Rezonville... mais l'intérêt n'est plus là : c'est le passé, si loin déjà!... et le présent a tellement plus d'envergure!... Cependant la porte de la salle à manger s'est ouverte; précédé d'une dame à cheveux blancs, un tout jeune lieutenant paraît. Il est décoré de la Légion d'honneur et de la croix de guerre; la manche gauche de sa vareuse pend vide le long du corps. Le vieux monsieur s'est tu; il évoquait Gravelotte, c'est Verdun qui paraît alors, très simplement, il s'est levé et, les talons joints, fixant le jeune officier mutilé, il le salue militairement. Un peu surpris le lieutenant s'est arrêté et, tandis qu'il rend le salut à son ancien, unis par la même pensée tous les dîneurs se sont levés à leur tour... C'est une grande et belle minute qui passe; la dame aux cheveux blancs sourit et, les yeux humides de larmes, se tournant vers son fils, très fière, elle murmure : — Oh! Georges, il faudra remercier ce monsieur; c'est tellement bien ce qu'il a fait!... — FERNAND SERNADA.

On sait qu'à la Guyane les relégués — anciens forçats qui ont payé leur dette, mais que la société considère comme des individus peu désirables, sinon dangereux — sont obligés, sitôt leur sortie du bagne, d'aller élire domicile, non point dans les cités, mais dans un rayon de dix kilomètres autour de toute agglomération. Ces anciens coupables vivent donc dans la brousse, la forêt plus ou moins vierge, et, il faut bien le dire, certains, lassés d'une telle existence, refont bien vite un mauvais coup pour retrouver leurs fers.

L'un d'eux, il y a quelques mois, rentre, malgré la défense, dans une ville, et est pris. Amené devant le juge, il s'entend demander :

— Mais quel métier faisiez-vous avant d'être condamné ?

— J'étais recouvreur de parapluies, répondit l'homme, joli métier et qui rapporte. Pourtant, appréciez vous-même, monsieur le juge : comment pourrais-je recouvrir des parapluies dans les parages où la loi me relègue? Je suis revenu ici pour voir s'il n'y a rien à faire dans mon art.

On assure que le juge, attendri, lui donna tous les parapluies de sa famille à recouvrir. Mais, ceci terminé, il le fit reconduire au delà de la zone d'interdiction.

Le Veilleur.

Billet d'un provincial

J'imagine qu'aujourd'hui le dernier passimiste a rendu son dernier soupir, et je me demande quel être peut encore douter de notre certitude de vaincre. La récente séance de la Chambre, où fut votée l'acceptation de la donation Rodin, est un témoignage indiscutable de notre admirable état d'esprit. Je le dis sans la moindre ironie. Quand, en pleine guerre, nous trouvons assez de temps et nous avons suffisamment de liberté d'esprit pour discuter sur la valeur des œuvres d'art sur le talent d'un statuaire, eh bien ! j'estime que nous prouvons ainsi notre absolue confiance en la victoire et notre souverain mépris pour les derniers gestes de rage du Boche agonisant.

Evidemment, j'ai bien relevé, en lisant le compte rendu sténographique de la séance, quelques phrases maladroites, regrettables même, de députés qui ont dû fréquenter les cabarets beaucoup plus assidûment que les musées, mais ces quelques notes discordantes n'ont pas gâté mon impression première.

Nos honorables ne peuvent pas tout savoir ! J'ai connu un sénateur qui avait été chargé par le directeur d'une école de dessin de notre ville d'acheter à la section de chalcographie du Louvre, une reproduction de la frise du Parthénon. Notre homme lut et relut la lettre du directeur, s'arrêta longuement devant le mot « frise » qui ne lui dit rien de bon et conclut que son correspondant avait mal écrit le mot. Il se rendit au Louvre et demanda :

— La prise du Parthénon... ?

L'employé, plein de respect pour son client, apporta la gravure sans mot dire, sans relever la bévue. Et quand le sénateur vit le combat des Lapithes et des Centaures, il ajouta, triomphalement :

— Evidemment, j'avais raison !... C'est bien la Prise du Parthénon... Ce sont ces cavaliers qui l'ont pris...

Je vous ai raconté cette anecdote, cher et illustre Rodin, et vous avez bien voulu en rire. Peut-être vous est-elle revenue à la mémoire quand vous avez eu connaissance des propos étranges de quelques-uns de ces messieurs, faisant la petite bouche pour accepter votre cadeau royal. Mais je suis sûr que vous ne leur en tiendrez pas rigueur. Votre vieux cœur, trempé par tant de rudes assauts, est arrivé à la forme la plus parfaite de toutes les philosophies, à l'indulgence. Et comme ils vous connaissent mal ceux qui vous accusent de ne pas apprécier ceux de vos prédécesseurs et de vos camarades qui ont eu une esthétique différente de la vôtre !

Vous souvenez-vous de ce dîner que nous fîmes chez une riche et vieille pécore — parlons-en sans aucun ménagement, car son dîner était exécrable ! — En passant dans un salon, à l'heure du café, vous vous êtes arrêté, ou, mieux, vous êtes tombé en arrêt devant une pendule considérable, aux dimensions agressives, surmontée d'un groupe en bronze doré, un berger faisant la cour à une bergère.

La maîtresse de la maison s'approcha de vous, dans une attitude d'excuse. Elle vous supplia de lui pardonner d'avoir chez elle une « pareille horreur », un sujet de pendule aussi « niaisement rococo », mais « cela » venait d'une vieille parente et, d'ailleurs, « cela » devait disparaître prochainement...

Alors, vous lui dites, simplement :

— Cette horreur est de moi, madame ! Je l'ai exécutée quand j'étais chez Carrier-Belleuse et quand je gagnais péniblement ma vie dans l'industrie d'art... Je ne regrette pas mon passage dans son atelier. Carrier-Belleuse fut un véritable artiste... Il y avait du Clodion en lui... Moi, madame, j'ai la faiblesse d'aimer ce petit groupe... Il me rappelle mes vingt-cinq ans !

Ce soir-là, mon cher maître, vous êtes rentré chez vous de bonne heure....

Le Provincial.

LE FESTIVAL MILITAIRE DES TUILERIES



Paris a fêté hier après-midi les musiciens de la garde royale serbe au jardin des Tuileries qui contenait une foule de plusieurs milliers de personnes.

PENDANT L'EXÉCUTION DE L'HYMNE ROYAL SERBE : Dans le médaillon : le chef de la musique serbe et M. BALAY, chef de la Garde républicaine. Levenkovsky, serbe à la victoire des Alliés.

LA SITUATION MILITAIRE

Nouveaux succès sur les deux rives de la Somme

LE VILLAGE DE THIEPVAL

ENCERCLÉ

En Macédoine, nous avons atteint Florina

Au nord de la Somme, les troupes britanniques ont poursuivi leur action et remporté de nouveaux succès. Leur effort a porté, cette fois, sur l'aile gauche de leur nouveau front, vers la dépression de Thiepval. Ce village est le dernier point d'appui de l'ennemi sur la rive gauche de l'Ancre. Il avait été attaqué, jusqu'ici, dans deux directions : par le sud, en venant d'Ovillers ; et par l'est, en venant de Pozières. Sur ce dernier trajet se trouvait le fort ouvrage de la ferme du Mouquet, que nos alliés ont réduit après une résistance acharnée. La chute du village de Courcellette leur ouvre une troisième voie d'accès, vers Thiepval, par le plateau d'environ 150 mètres d'altitude qui domine le village au nord-est. Leur dernière opération a consisté en trois attaques, qui toutes trois ont réussi : la première, au sud de Thiepval, a enlevé 1.600 mètres de tranchées ; la seconde a eu raison d'un ouvrage attenant à la ferme du Mouquet ; la troisième a progressé d'un kilomètre au delà de Courcellette. Thiepval est aujourd'hui encerclé aussi étroitement que Comblès. La chute de Thiepval aurait pour effet de découvrir les positions que l'ennemi tient encore sur la rive droite de l'Ancre, devant Hébuterne, ce qui amènerait la réduction de ce saillant et une nouvelle progression vers Bapaume, cette fois par l'ouest.

De notre côté, nous avons pris l'offensive au sud de la Somme et achevé la conquête de Vermandovillers et de Berny, en débordant de part et d'autre la position de Deniécourt, où le combat continue.

Devant Salonique, les troupes bulgares ont essayé de se ressaisir, après une retraite de 25 kilomètres, sur la rive droite de la rivière Brod, où l'artillerie serbe les a pris vivement à partie. L'ennemi tente ainsi de couvrir contre un mouvement tournant ses lignes du Kaimakchalan et du Vetrenik, où les attaques directes de nos alliés ne cessent de progresser. Mais cette précaution, sans doute urgente, les a obligés à découvrir Florina, et les troupes légères franco-russes sont devant la ville. C'est une bataille de manœuvre qui se développe,

et dans des conditions qui font le plus grand honneur à notre commandement.

Sur le front italien, nos alliés poursuivent leurs succès dans le massif du Cauriol et sur le Carso, entre San-Grado et Lokvitz, sur les pentes du mont Petzinka.

En Transylvanie, l'offensive continue et vient d'amener la prise de la ville de Fogaras, entre



Brasso et Hermannstadt. La progression de l'armée roumaine dans les vallées de l'Alt et du Maros et sa jonction avec l'armée russe de Bukovine sont des avantages acquis qui compensent de beaucoup la bande de terrain perdue en Dobroudja.

Jean Villars.

L'armée du général Tchornatchef vient à son tour de reprendre l'offensive dans les deux directions de Brzejanj et de Halics, et a remporté dans les deux directions un important succès : plus de 3.000 soldats allemands ont été faits prisonniers.

LES DÉPORTATIONS DE LILLE

Les soldats allemands eux-mêmes répugnaient à exécuter l'ordre barbare de leurs chefs.

AMSTERDAM, 17 septembre. — Au sujet des évacuations d'une partie de la population, à Lille et à Roubaix, le *Telegraaf* a appris que, pour obtenir des soldats allemands qu'ils exécutassent les ordres répugnants qui leur furent donnés, on leur fit croire qu'il s'agissait de réprimer une révolte de la part de la population française. (Information.)

Ce que les aviateurs français sont allés porter à Bucarest

Un message du général Sarrail assurant la Roumanie de "son entier concours".

BUCAREST, 15 septembre. — Des avions français ont survolé Sofia et laissé tomber des proclamations aux Bulgares annonçant qu'une offensive aérienne des escadrilles alliées répondrait au bombardement de Bucarest. Dorénavant, tout bombardement de villes roumaines ouvertes sera suivi immédiatement de représailles.

Les lieutenants Noël et Lesueur, atterrissant à Bucarest, ont remis le message suivant du général Sarrail à M. de Saint-Aulaire pour le gouvernement roumain :

Au moment où, pour la première fois, la liaison aérienne est établie entre les armées alliées d'Orient et l'armée roumaine, je viens vous assurer de mon entier concours et vous exprimer la joie que j'éprouve à collaborer à la grande œuvre commune.

Veillez présenter au gouvernement de la Roumanie mes vifs sentiments d'admiration pour l'héroïque armée roumaine et les vœux que je forme pour une victoire à laquelle l'armée de Salonique contribuera de tout son effort.

Quatre autres avions, partis de Salonique à 6 heures, sont arrivés peu après, couvrant 400 kilomètres. Ils bombardèrent Sofia au passage et virent plusieurs incendies éclater dans la ville.

Ainsi est établie la première liaison aérienne entre Salonique et Bucarest.

Les aviateurs repartent demain matin. (Radio.)

Le texte des proclamations

BUCAREST, 16 septembre. — Voici la proclamation en langue bulgare, lancée par les aviateurs français à Sofia :

Habitants de Sofia,

Nos avions ont pour règle de conduite de ne bombarder que les établissements militaires et ceux servant à la défense nationale.

Les zeppelins et aéroplanes allemands lancent

Ayuntamiento de Madrid

cependant des bombes sur Salonique et Bucarest, assassinant dans ces villes des vieillards, des femmes et des enfants.

C'est une barbarie dont les Allemands seuls sont capables. Des faits semblables, des crimes pareils appellent une vengeance.

Habitants de Sofia, votre ville expie aujourd'hui les crimes de vos alliés.

Si pareils crimes se renouvellent, ils seront suivis de la même punition.

Les aviateurs français déjeunent avec le roi

BUCAREST, 16 septembre. — L'arrivée des aviateurs français venant de Salonique, après avoir survolé Sofia, a provoqué un grand enthousiasme dans l'armée et la population.

La presse, en termes chaleureux, rend hommage à l'armée et à l'aviation françaises.

Les aviateurs ont été invités ce matin à déjeuner par le roi au quartier général avec le colonel Després, attaché militaire français.

Les pertes allemandes dans la Somme

LA HAYE, 17 septembre. — On mande de la frontière belgo-hollandaise au *Belgisch Dagblad* de La Haye :

Dans toutes les villes de Belgique, on amène d'énormes quantités de blessés allemands venant du front de la Somme. A Liège, il est passé plusieurs trains de grands blessés qui ont été conduits en Allemagne. La ville de Liège elle-même a reçu l'ordre de faire évacuer le plus possible les hôpitaux, afin de faire place pour plus de 3.000 blessés.

D'autre part, on signale que toutes les jeunes troupes ont quitté la Belgique et qu'elles sont remplacées par des hommes du landsturm.

Extrait d'une lettre trouvée sur un prisonnier et non expédiée :

« 27 août. — Ne sommes plus à Billy que pour quelques jours. Nous avons des pertes dépassant 1.200 et chaque jour il en rentre qui ont le « Nervenschock » (commotion nerveuse). Des soldats du 9^e chasseurs sont arrivés aujourd'hui à Billy. »

« La victoire est une question d'effectifs », dit la Gazette de l'Allemagne du Sud

« Le cercle d'assaut ennemi est fermé sur tous les fronts : oriental, roumain, macédonien, italien. Partout nos adversaires lancent leurs masses de troupes contre nos lignes. Toutes les offensives se déclenchent en même temps; ce n'est plus une offensive générale, mais une offensive collective. C'est une réelle chance pour nous que nos adversaires n'aient pu le faire qu'après de longs mois et qu'ils n'aient pas été prêts plus tôt. Une grande partie de leurs forces est déjà employée et nous nous demandons s'ils en possèdent encore suffisamment pour atteindre leur but. Certainement, nos pertes sont très grandes, mais nos ennemis ont perdu presque toutes leurs forces. (???) »

Le prince Eitel se met à l'abri

Extrait du carnet de route du lieutenant S., 244^e régiment R. infanterie, fait prisonnier dans la Somme :

« 31 août. — La compagnie est cantonnée dans une grande propriété. Installation épatante.



LE PRINCE EITEL-FRIEDRICH

« 1^{er} septembre. — A 6 heures, départ pour Templeux-la-Fosse. Arrivée à 8 h. 1/2. La compagnie est logée dans une grande ferme. Tout est comble. Pas de logement pour les officiers. J'ai visité le château. Le prince Eitel Friedrich a cantonné ici comme commandant de la 1^{re} division de la Garde. Le château a été bombardé hier et a reçu 80 obus. Le prince lui aussi a dû se réfugier dans la cave. (Information.) »

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Dimanche 17 Septembre (77^e jour de la guerre)

15 HEURES.

En dehors d'une lutte d'artillerie assez vive SUR LE FRONT DE LA SOMME ET DANS LES SECTEURS DE BERNY ET DE VERMANDOVILLERS, on ne signale aucun événement important au cours de la nuit sur l'ensemble du front.

23 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, notre artillerie a bombardé activement les organisations allemandes au cours de la journée.

AU SUD DE LA SOMME, nos troupes, passant à l'attaque, vers 14 h. 30, sur plusieurs points du front, ont remporté de sérieux avantages. LES VILLAGES DE VERMANDOVILLERS ET DE BERNY, DONT NOUS NE TENIONS QU'UNE PARTIE, ONT ÉTÉ CONQUIS AU COURS D'UN BRILLANT ASSAUT. Quelques îlots résistent encore. Tout le terrain compris entre Vermandovillers et Deniécourt d'une part, et entre Deniécourt et Berny d'autre part, défendu par plusieurs systèmes de tranchées fortement organisées, est tombé en notre pouvoir après une lutte acharnée. Le combat se poursuit autour de Deniécourt.

ENTRE BERNY ET BARLEUX, nous avons enlevé un certain nombre de tranchées. Toutes les contre-attaques tentées par l'ennemi en fin de soirée ont été brisées par notre canon et ont valu de fortes pertes aux Allemands. Jusqu'à présent 700 prisonniers valides, dont 15 officiers, ont été dénombrés.

Communiqué britannique

13 HEURES.

AU SUD DE L'ANCRE, nos troupes ont réalisé de nouveaux progrès. Hier soir, VERS COURCELETTE, nous avons avancé nos lignes sur un front d'environ un kilomètre. Un succès considérable a été également obtenu hier soir, AUX ABORDS DE THIEPVAL, où nous nous sommes emparés sur un front de seize cents mètres de la ligne ennemie, désignée sous le nom de TRANCHEES DU DANUBE. De grandes quantités d'armes et d'effets d'équipement y avaient été abandonnées par les Allemands. Un ouvrage fortement défendu, A LA FERME DU MOUQUET, et dont la possession a été vivement disputée au cours des dernières semaines, est en outre tombé entre nos mains. Le nombre des prisonniers ne cesse d'augmenter. Quelques opérations locales, heureusement conduites, ont été exécutées la nuit dernière dans différentes parties du front britannique.

L'adjudant Lenoir abat son huitième avion allemand L'adjudant Dorme, son dixième

Dans la journée d'hier, un avion ennemi a été abattu dans nos lignes, près de Biaches, et un second appareil allemand à Belloy.

Il se confirme qu'un appareil ennemi, attaqué et mitraillé par l'adjudant Lenoir, s'est écrasé sur le sol au nord de Douaumont. C'est le huitième avion abattu par ce pilote. Il est également confirmé que l'adjudant Dorme a abattu son dixième avion, tombé le 15 septembre entre Brie et Ennemain.

Dans la nuit du 15 au 16 septembre, deux de nos avions ont lancé quinze obus de 120 sur les hangars d'Habsheim.

[Habsheim (Alsace) est sur la ligne de Bâle à Mulhouse, à 5 kil. 1/2 au sud-est de cette dernière ville.]

Dans la nuit du 16 au 17, 230 obus ont été jetés sur la gare et les bâtiments d'aviation de Tergnier et 32 obus sur la gare d'Abbécourt. Dans la même nuit, nos escadrilles de bombardement ont effectué les opérations suivantes : 72 obus de 120 sur les gares de Roisel, Epéhy, Athies et sur la voie ferrée Saint-Quentin-Ham.

FARINE

LACTÉE

NESTLÉ

La Boîte 1^{re} 95

Se trouve CHEZ Pharmaciens Herboristes Epiciers.

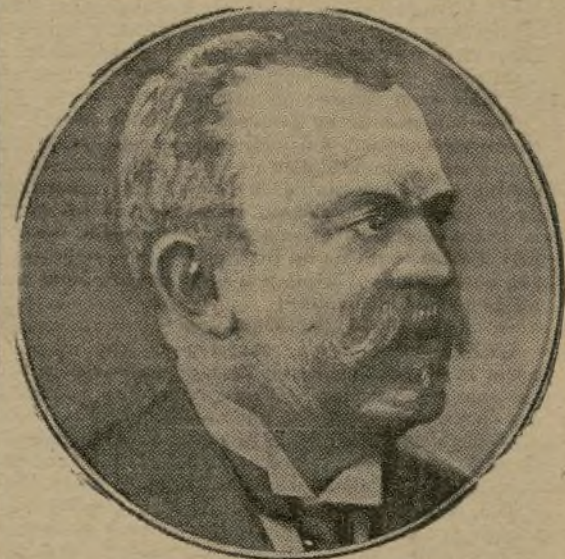
Le MEILLEUR ALIMENT des ENFANTS

Le nouveau ministère grec

UN REcul SUR M. ZAIMIS

Le roi Constantin a choisi librement le chef du ministère qui doit succéder à celui de M. Zaïmis. On peut douter que ce choix soit extrêmement judicieux.

Plutôt obscure, la personnalité de M. Calogeropoulos ne se distingue pas de celles que la vie politique et les partis produisent en Grèce avec abondance. Sa carrière d'avocat et d'homme public n'a pas été particulièrement éclatante. Ce que nous savons sur lui de plus certain et de plus clair, c'est qu'il appartient au groupe théotokiste, c'est qu'il s'est entouré aus-



M. CALOGEROPOULOS
(Photo Salon Vathias).

sitôt d'adversaires de M. Venizelos. Cela seul nous dispense d'en dire plus long. M. Calogeropoulos semble avoir pris le soin de classer et de cataloguer tout de suite son ministère.

D'ailleurs, il s'est empressé de spécifier que son cabinet serait un cabinet politique et non un cabinet d'affaires, comme M. Zaïmis avait sagement qualifié le sien. A cette première différence avec son prédécesseur, M. Calogeropoulos en a joint une autre : il s'est abstenu de rendre visite aux ministres de l'Entente. Ce sont des nuances. Mais, pour un début, elles ne sont pas de très bon augure.

Les Alliés, fidèles à la ligne de conduite qu'ils se sont tracée, attendront le nouveau ministère grec à ses actes. Et nous sentons très bien, à Athènes, une volonté de gagner du temps, d'amuser le tapis. Si la combinaison Calogeropoulos, si hâtivement mise sur pied, ne réussit pas, on en offrira une autre à l'Entente, — l'ont l'escadre, heureusement, est toujours présente. Ce ne sont ni ces habiletés ni ces subtilités qui feront sortir la Grèce de son anarchie, reconnue hier (quelle humiliation!) par M. Radoslavof lui-même, ni qui résoudront les problèmes de plus en plus graves qui se posent pour l'avenir du peuple hellène.

Jacques Bainville.

Les États centraux sont préparés à une intervention de la Grèce

ZURICH, 17 septembre. — Le correspondant de Vienne de l'*Az Est* apprend de milieux officiels que le développement des événements en Grèce, quel qu'il soit, ne peut être une raison de s'inquiéter. « Même une intervention de l'armée grecque aux côtés de Sarraïl ne pourrait provoquer de l'inquiétude ou nous surprendre. Les États centraux sont depuis longtemps prêts à tout. »

« En tout cas, il est certain que le roi Constantin ne donnera jamais son consentement à une intervention de la Grèce contre les États centraux. »

M. Zaïmis complice de l'Allemagne dans les souffrances des Macédoniens

ATHÈNES, 16 septembre. — M. Jordanis, député de Drama, a adressé à M. Zaïmis une lettre ouverte dans laquelle il le rend responsable des maux dont souffrent les populations de Macédoine par suite de l'invasion des Bulgares, effectuée contrairement aux assurances personnelles qu'avait données M. Zaïmis sur les garanties de l'Allemagne et qu'avait confirmées personnellement le chancelier de Bethmann-Hollweg.

Parlant de l'occupation de Cavalla, la Patrie écrit :

Après avoir violé la neutralité de la Belgique, l'Allemagne viole ses engagements vis-à-vis de la Grèce et permet l'occupation d'un territoire dont elle avait garanti l'intégrité. Les germanophiles d'Athènes ont surpassé les Allemands en criminalité et en trahison.

DERNIÈRE HEURE

Reprise de l'offensive russe dans la région d'Halicz

La neige suspend les opérations dans les Carpathes.

PÉTROGRAD, 17 septembre. — Communiqué du grand état-major :

Dans la région au sud de Brzezany, sur la rive droite de la Zlota Lipa, des combats acharnés ont eu lieu. Les troupes russes ayant délogé l'ennemi ont enlevé une partie de ses positions et fait prisonniers 11 officiers et 537 soldats turcs.

Dans la région de la rivière Naraiuvka et du chemin de fer Podrysoke-Halicz, les combats continuent. L'ennemi a déjà éprouvé de lourdes pertes en tués, en blessés; il a laissé en outre entre nos mains 3.174 prisonniers, tous allemands, parmi lesquels 34 officiers, 20 mitrailleuses, 2 canons de tranchées ont été également capturés.

Notre vaillante cavalerie de Crimée a attaqué deux batteries ennemies, sabré les canonniers, précipité trois canons dans les ravins, capturé quatre caissons. Les caissons n'étaient pas encore enlevés quand survint un bataillon allemand qui ouvrit un terrible feu de mitrailleuses et de mousqueterie sur la cavalerie.

Dans les Carpathes boisées, la neige tombe en plusieurs endroits. L'eau a gelé.

FRONT DU CAUCASE. — Pendant la nuit du 16 septembre, les Turcs ont lancé une attaque contre les postes avancés russes sur le front Karaburnu, dans la direction d'Esseli, mais ils ont été repoussés avec de grandes pertes.

Les attaques turques au sud-ouest de Kyghi et à l'ouest de Rayat sont également demeurées sans succès. (Radio.)

LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE de 22 heures 50

Au sud de l'Ancre, l'ennemi a déclenché aujourd'hui, sur nos nouvelles positions, plusieurs violentes contre-attaques qui ont toutes été repoussées. L'une d'elles, débouchant de Lesbœuf, et une autre vers le nord de Flers ont été prises sous notre tir de barrage qui a infligé de lourdes pertes aux assaillants. Entre Flers et Martinpuich, une brigade ennemie, attaquant dans la direction du bois des Fourneaux, s'est heurtée en terrain découvert à deux de nos bataillons. A la suite d'un corps à corps où nos troupes ont affirmé leur supériorité, les Allemands ont été dispersés et rejetés avec des pertes importantes. Au nord de la ferme du Mouquet, nous avons consolidé nos positions.

Notre artillerie, qui a montré une grande activité au cours de la journée, a provoqué un nouvel incendie dans le dépôt de munitions de Grancourt.

Le chiffre des prisonniers faits aujourd'hui au sud de l'Ancre s'élève à 249, dont 6 officiers.

L'aviation a continué avec succès ses attaques contre les lignes de communications ennemies. Un nouveau appareil allemand a été détruit. Trois des nôtres ne sont pas rentrés.

Communiqué belge

Canonnade habituelle sur le reste du front. Notre artillerie a abattu aujourd'hui un observatoire ennemi à Dixmude.

Au sud de Hetsas, nous avons exécuté avec succès des tirs de destruction sur les tranchées ennemies.

Les exactions allemandes en Belgique

AMSTERDAM, 17 septembre. — Le Telegraaf apprend de la frontière que la saisie par les Allemands du matériel des chemins de fer vicinaux belges a été confirmée. Plusieurs lignes importantes du réseau de Aerschol sont fermées. Les locomotives et les rails ont été envoyés en Allemagne malgré les protestations de l'administration.

Le Telegraaf affirme également, en dépit du démenti de la Norddeutsche Allgemeine Zeitung que 300 civils de dix-huit à quarante ans ont été déportés par groupes de cinquante à soixante de Saint-Nicolas en Allemagne pour avoir refusé de travailler pour les Allemands.

Les Serbes, victorieux avancent jusqu'à Vetrenik

Les forces franco-russes devant Florina

SUR LE FRONT DE LA STROUMA, les reconnaissances britanniques ont livré plusieurs engagements heureux sur la rive gauche de la rivière et fait des prisonniers.

DES MONTS BELES AU VARDAR, canonnade assez vive de part et d'autre.

A L'EST DE LA TCHERNA, les troupes serbes sont arrivées aux abords immédiats de VETRENIK et du Kaimackalan, après une série de combats acharnés qui se sont tous terminés à leur avantage.

A L'OUEST DU LAC D'OSTROVO, les Serbes continuent à franchir la rivière Brod. Leur artillerie a ouvert un feu violent contre l'armée bulgare retranchée sur la rive droite.

Les forces franco-russes de notre aile gauche, poursuivant leur marche rapide, sont arrivées devant FLORINA.

LONDRES, 17 septembre. — Communiqué de l'armée de Salonique.

FRONT DE LA STROUMA. — Nos patrouilles ont effectué avec un plein succès dans la nuit du 16 courant un raid sur Neohori, au nord de la route de Sérès.

FRONT DE DOIRAN. — Plus de cent cinquante Allemands ont été tués par nos grenadiers pendant les opérations du 13 septembre. Des pertes élevées ont également été infligées à l'ennemi pendant ses contre-attaques.

SALONIQUE, 16 septembre. — Communiqué serbe. — Nos attaques ont continué sur le front dans la région de la Moglena, où nos vaillantes troupes doivent lutter contre des forces importantes ennemies dans un terrain montagneux très dur, où il faut escalader une véritable muraille de rochers.

Vers Florina, la situation est bonne. Outre les canons déjà signalés, nous en avons pris trois autres, deux lance-bombes, plusieurs mitrailleuses, des caissons, diverses voitures et d'autre matériel.

Nos pertes sont minimes; celles de l'ennemi ont été considérables à en juger par la quantité de cadavres trouvés sur le champ de bataille et par le nombre de fosses fraîchement creusées.

L'avance roumaine en Transylvanie

Nos alliés occupent quatre bourgades, passent la rivière Oltu et font 1.000 prisonniers.

Communiqué roumain du 17 septembre (7 heures du matin) :

FRONT NORD ET NORD-EST. — Continuant leur avance, nos troupes ont occupé, à la suite de luttas Homorod, Almas, Cohaim (Kochalom) et Fagaras. Nous avons fait prisonniers 10 officiers et 900 soldats et avons pris du matériel de guerre. Dans la vallée du Strein, les combats violents continuent.

La colline Bran (sud de Barul-Mare), qui a passé de mains en mains à plusieurs reprises, est restée finalement en notre possession. Nous avons fait 76 prisonniers.

FRONT SUD. — Duel d'artillerie le long du Danube.

Nos batteries ont coulé à l'embouchure du Lom deux chalands chargés de munitions.

En Dobroudja, engagements avec des détachements avancés de l'ennemi.

ATTAKES AERIENNES. — Des avions ennemis ont jeté des bombes sur Constantza, ils ont tué deux habitants et en ont blessé quatre.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

— Le tribunal maritime de Saint-Servan a jugé le patron du bateau D'Estaing, Roger Emile, de Cancale, qui coula le Cowlis. Cinq hommes d'équipage trouvèrent la mort dans cet accident. Le tribunal a condamné le patron Roger à quinze jours de prison et 50 francs d'amende avec sursis et à trois mois de suspension de commandement.

— Une note officielle annonce que le prince Albert, second fils du roi George, vient de subir la réduction d'un abcès à l'intestin. Le prince va aussi bien que possible, mais un temps considérable sera nécessaire avant qu'il puisse reprendre son poste dans la marine.

— Le personnel des légations roumaines à l'étranger arrivera à Bucarest dans quelques jours.

Nouveaux progrès italiens sur le Carso

Dans la zone du Cauriol, les alpins consolident leur récent succès

ROME, 17 septembre. — Commandement suprême. — Dans le combat du 15 septembre, dans la vallée de Sugana, entre les torrents de Coalba et de Maora, nous avons infligé à l'ennemi des pertes très graves. Jusqu'ici, plus de cent cadavres autrichiens ont été ensevelis.

L'ennemi, ayant été repoussé sur la rive droite de la Brenta, a bombardé violemment nos positions sur la rive gauche, à l'est du torrent de Maso. Il a ensuite lancé contre elles, trois attaques successives qui ont été brisées par notre résistance.

Dans la zone du Cauriol (vallée de Fiemme), nos alpins ont élargi et consolidé la possession de la position conquise le 15 septembre; ils ont fait 32 nouveaux prisonniers et pris trois mitrailleuses, deux lance-bombes, de nombreux fusils et des munitions.

Dans le Haut Degano (Tagliamento), on signale une activité exceptionnelle de l'artillerie ennemie. Dans les environs de la passe de Volaja, plus de deux mille projectiles de tous calibres sont tombés. Nos troupes ont soutenu solidement la violence du feu de l'ennemi.

Sur le front de Giulie, le duel d'artillerie a continué hier avec une intensité particulière dans le bassin de Plezzo où notre infanterie a fait irruption contre les positions ennemies du Rombon, du Javorcek et du Vrsic (Monte Nero).

Sur le Carso, après avoir repoussé pendant la nuit des contre-attaques de l'adversaire, nos inlassables troupes ont repris hier avec une énergie renouvelée leur attaque contre les puissantes lignes ennemies.

Après un combat d'une extrême violence des deux côtés, notre infanterie a attaqué et pris d'assaut d'autres retranchements ennemis étendus et fortifiés, faisant environ 800 prisonniers dont une vingtaine d'officiers.

La nuit dernière, une escadrille ennemie a lancé douze bombes sur Mestre. Il n'y a aucune victime. On signale quelques dégâts.

Dans un combat aérien au-dessus du bassin de Caporetto, nous avons abattu un avion ennemi. Un des aviateurs a été tué, l'autre a été blessé et fait prisonnier.

La presse allemande prépare ses lecteurs à de nouveaux succès italiens

BALE, 17 septembre. — Les Dernières Nouvelles de Leipzig écrivent :

« Cadorna vient à nouveau de lancer ses troupes à l'assaut. Il était à prévoir, du reste, qu'il essaierait d'élargir son front. »

« Cette nouvelle offensive ne lui a pas encore valu de grands succès puisque, en général, les premiers assauts ont pu être repoussés. Toutefois, les jours prochains nous amèneront de terribles combats, dont la violence ira en s'accroissant. Les Italiens ont pu, jusqu'ici, repousser leurs adversaires jusqu'à la Wippach et s'emparer de la route de Kostanjevic. T. Weste. » (Information.)

AU MEXIQUE

Une nouvelle incursion du général Villa est sévèrement réprimée

EL PASO (TEXAS), 16 septembre. — Le général Villa a attaqué aujourd'hui la ville de Chihuahua avec 600 hommes; il a pénétré dans une partie de la ville, mais en a été rejeté aussitôt avec de lourdes pertes.

Tous les partisans de Villa capturés ont été mis à mort (Hovqs.)

L'Allemagne panse ses blessés avec du papier

BERNE, 17 septembre. — La Deutsche Tages Zeitung écrit que par suite de la pénurie des produits bruts nécessaires à la confection des bandes de pansement pour les blessés, on est maintenant forcé, en Allemagne, de fabriquer ces objets en papier crépe.

LA MODE DE LA VICTOIRE, par FABIANO



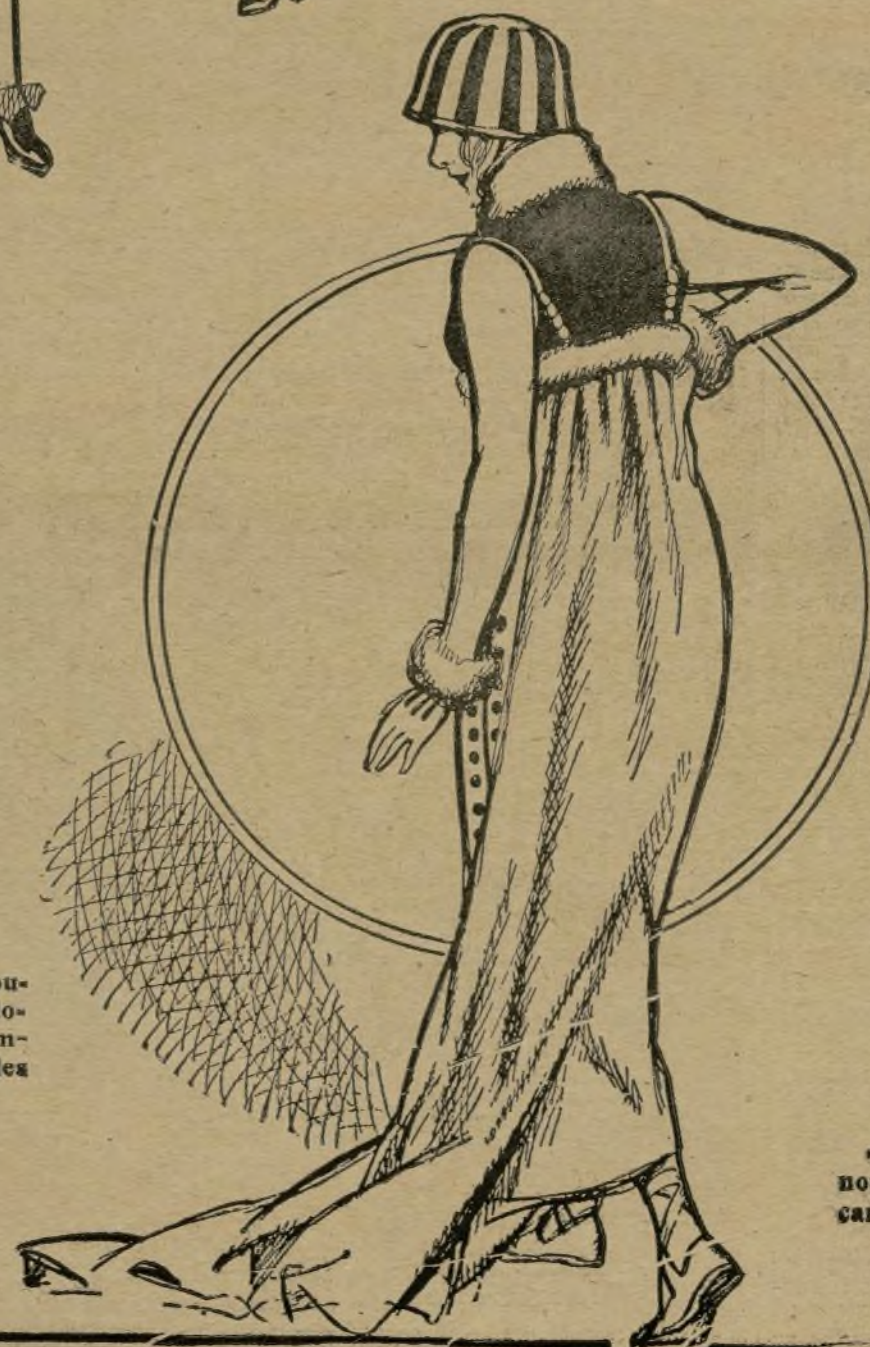
— Voyons, cher maître,
quelle géniale création allez-
vous lancer cette année?



...Reverrons-nous les cos-
tumes inspirés des miniatu-
res persanes?



...Est-ce des crinolines
de nos grand-mères que
votre génie s'inspirera?



...Ou plutôt, en sou-
venir de l'époque glo-
rieuse du Premier Em-
pire, porterons-nous les
robes d'autrefois?



— J'attends l'inspiration, madame; !!
nous faut quelque chose de magnifique...
car ce sera la mode de la Victoire.



...Heureux les Bocfies!
Ils savent, eux, ce qu'ils
porteront !... la veste
avec revers...



Fabiano

LES CONTES D'EXCELSIOR

BLONDE

Les yeux d'Aline Palureau, lorsqu'elle entra chez son coiffeur, reflétaient une résolution désespérée : — Monsieur Vorille... il faut que vous me décoloriez !

M. Vorille sursauta.

— Décolorer Mme Palureau?... Quel crime !

Aline est brune; ses cheveux admirables casquent sa tête mutine et vrillent coquettement autour de ses oreilles. Accompagnant ses grands yeux noirs, ils donnent à la jeune femme ce petit air crâne et victorieux qui est un de ses plus grands charmes; ombrant délicatement une nuque de lait, puis se tordant en une masse lourde, ils révèlent la sève chaude et juvénile qui circule dans les membres de Mme Palureau et leur donne leurs mouvements prestes et gracieux.

Décolorer Aline?... Pourquoi ?

C'est hier, Firmin Palureau achève une trop courte permission de six jours. Mari charmant, Firmin a prodigué à sa femme toutes les marques de sa tendresse; mais Aline, qui adore Firmin, reste jalouse des quelques heures que le soldat doit dérober à leur intimité pour accomplir deux ou trois courses indispensables.

Son affection exclusive s'alarme vite, et surtout elle voudrait tant que Firmin n'allât pas voir son ami Flotteur, un mauvais sujet, un garçon de réputation détestable, dont elle redoute et l'exemple et les conseils !

Et voilà précisément que Palureau a amené Flotteur à déjeuner, et qu'il a bien fallu recevoir Flotteur et lui faire bonne mine.

Quelle méchante idée !... Leur dernier déjeuner ! Leur tête-à-tête troublé par la présence d'un intrus redouté !

Et ce n'est pas tout !

Aline, après ce déjeuner, a surpris une conversation des deux hommes. Elle n'a entendu, il est vrai, qu'une réplique de son mari, car ils parlaient très bas, mais quelle réplique !

A on ne sait quelle parole de Flotteur, de cet horrible Flotteur, Firmin venait de répondre :

— Tu sais bien, mon vieux, que moi je n'aime plus que les blondes !

Ah ! toute cette fin de journée qui, dès lors, ne fut plus qu'un supplice pour la pauvre petite Mme Palureau !

Elle cacha ses angoisses, elle accompagna son mari à son train de permissionnaires en maîtrisant son cœur. Mais quelles larmes une fois le train parti !

Firmin n'aimait plus que les blondes !

Qu'allait-elle devenir ?

Vorille s'est mis au travail. Cruellement, méthodiquement, il a inondé les cheveux de Mme Palureau d'un produit décolorant. Déjà Aline ne se reconnaît plus !

Elle se trouve affreuse. Ses cheveux d'ébène, naturellement ondes, pendent en mèches pâlies et lamentables. Ses yeux, peut-être, ses beaux yeux noirs en ont-ils plus d'éclat... Sans doute est-ce cette opposition qu'aime Firmin lorsqu'il déclare que, maintenant, il préfère les blondes !... Mais, tout de même, il y a dans la physionomie de Mme Palureau quelque chose de désaccordé et qui la choque.

Est-il possible que son mari puisse mieux l'aimer si elle se transforme ainsi !

— Madame verra quand nous aurons appliqué le henné. Jusque-là, on ne peut pas juger. Et, du reste, je n'ai pas encore fini la décoloration. J'en ai au moins pour trois jours !

Palureau avait regagné son cantonnement. Il écrivait à Aline des lettres fort gentilles : il lui racontait que, en somme, il ne courait pas grand danger. Il ne faisait pas partie d'une colonne d'attaque et, sauf les marmites qui les visitaient de temps en temps, ses camarades et lui se considéraient comme assez tranquilles. Quant à une nouvelle permission, il ne faudrait pas y songer avant au moins quatre mois !... Il était juste que chacun eût son tour !

« Quatre mois, se dit Aline, ça me donnera largement le temps d'être devenue tout à fait blonde. » Et déjà Vorille appliquait les compresses de henné.

Aline n'osait plus se regarder dans une glace. Pendant que la moitié de sa tête commençait à prendre une couleur d'acajou délavé, l'autre moitié de ses cheveux, plus réfractaire, restait avinée et hérissait en mèches dures.

— Vorille, dépêchez-vous !... Mon mari ne reviendra pas avant quatre mois, mais je me fais horreur à moi-même !

— Quelle idée aussi avez-vous eue ?...

— Puisque mon mari a déclaré à un ami qu'il n'aimait plus que les blondes !... Ah !... Vorille, les femmes sont bien malheureuses !

Coup sur coup, trois dépêches parvinrent à Mme Palureau.

Par la première, elle apprenait qu'un taube avait lancé des bombes sur le cantonnement de son mari, lequel avait été blessé.

Dans la seconde Firmin lui disait que sa blessure n'était pas grave. Un éclat avait pénétré dans le gras du mollet.

L'os était intact.

Dans la troisième Firmin annonçait à sa femme qu'on l'avait évacué sur Le Mans, à l'hôpital temporaire 729, et qu'il attendait impatiemment sa visite.

Penchée sur un indicateur, Aline, bouleversée, bousculait sa bonne :

— Vite, Maria ! J'ai un train à 11 h. 45... Fourrez tout pêle-mêle dans ma valise !... Vous m'enverrez au Mans ce qui me manquera !... Mon pauvre mari !... Il souffre !... Il m'appelle !... Ah ! Maria, Maria !... Dépêchons-nous !...

Le train n'a pas eu de retard. De la gare à l'hôpital temporaire, il n'y a que cinq minutes. Aline, le cœur battant, explique qu'elle vient voir son mari blessé, et tout de suite on l'introduit dans la salle où Firmin repose. Il va très bien, Firmin Palureau. Il est assis sur son lit et blague avec ses voisins. Il est frais et rose ! Il s'est fait raser ce matin même et, d'une main délicate, se mirant dans une petite glace que lui a donnée une infirmière, il peigne ses cheveux et rectifie sa raie.

— Ah !... mon chéri !... Mon chéri !...

Aline s'est précipitée et les questions se pressent, angoissées, haletantes.

Non ! Firmin n'est pas en danger. C'est à peine s'il souffre un peu au moment du pansement. Ce n'est rien, moins que rien !...

— Tu n'as qu'à regarder ma mine !

Et c'est vrai !... La mine de Palureau est rassurante.

Mais voilà que, la première émotion de la rencontre passée, Firmin considère sa femme.

Dans le désordre des embrassades, le chapeau d'Aline a glissé. Palureau ouvre des yeux tout ronds; ses traits se figent, marquent une stupeur extrême.

Et il fait une si drôle de figure qu'Aline l'interroge, anxieuse :

— Qu'as-tu, mon chéri ? Pourquoi me regardes-tu ainsi ?...

Alors Firmin lève le bras, avance une main, détache de la masse une mèche des cheveux de sa femme, une mèche blondasse, comme salie et poussiéreuse, une mèche qui n'est pas blonde, qui n'est pas noire, qui n'est pas blanche, qui est tout cela à la fois et qui pend, misérable, et infiniment pauvre.

— Qu'est-ce que c'est que ça, mon Dieu !...

A cet instant seulement Aline se souvient ! Les dépêches, la blessure de son mari, le départ précipité... elle avait perdu la tête ! Elle ne s'était rappelé ni ses cheveux, ni Vorille, dont le travail était interrompu...

Mais Firmin ne s'arrête pas. Voilà ses yeux qui se durcissent; il a saisi un des poignets de sa femme et il le secoue fortement :

— Ah !... ça... Qu'est-ce que cela veut dire ?... Dans quel état m'arrives-tu ? Je crois comprendre !... Tu voulais profiter de mon absence pour changer la couleur de tes cheveux... Es-tu devenue folle ?... Crois-tu que je supporterai que ma femme ressemble à toutes ces poupées peintes qui sont le scandale de la rue ?...

— Mais c'est toi qui as dit... c'est toi qui as dit à Flotteur... bégaye Aline qui, honteuse, maintenant, enfouit sa tête dans les couvertures du blessé.

Un instant après, Aline était de nouveau souriante, car Firmin s'était expliqué.

— Je n'ai jamais dit à Flotteur que je n'aimais plus que les femmes blondes. Nous parlions de cigarettes : il m'offrait une boîte de caporal et je lui répondais...

Où, mais maintenant qu'Aline peut venir voir son mari chaque jour à l'hôpital, la voilà forcée de s'acheter une perruque

Montboyer.

Le mauvais souvenir.

Malgré les beaux jours il est beaucoup de gens qui sont, suivant une expression bien usitée, tout patraque. Ce sont surtout ceux qui, victimes cet hiver d'une mauvaise grippe, n'ont encore pu se débarrasser de ce qu'on est convenu d'appeler les « suites de grippe ». Cette mauvaise maladie se différencie de la plupart des autres en ce sens que, bien que l'on en soit guéri, on en souffre longtemps encore et on en garde le mauvais souvenir. L'organisme est, en effet, très long à se remettre des nombreux ravages causés par le microbe de la grippe et à refaire son sang.

Il y a cependant moyen d'écourter beaucoup cette période de convalescence. Pour cela il faut aider l'organisme à retrouver un sang riche et pur et, en vérité, il n'y a pas de meilleur moyen que de prendre les Pilules Pink, dont il est devenu proverbial de dire qu'elles donnent du sang avec chaque pilule.



Laissons, d'ailleurs, la parole à un de nos malades, M. Adrien Martin, de Xeulley (Meurthe-et-Moselle), qui écrit :

« J'ai été très satisfait du traitement des Pilules Pink. Grâce à elles j'ai pu me débarrasser des suites d'une mauvaise et tenace grippe. Une fois la période aiguë passée, j'ai pensé que le mal étant enrayé, tout était fini, ou du moins que ce n'était plus qu'une affaire de quelques jours de repos et de soins. Mais, cette mauvaise grippe m'avait complètement miné et j'en ai encore souffert longtemps. J'étais anémié au plus haut point, très faible, et je souffrais toujours de points de côté, d'oppression, de vertiges, de migraines. J'avais peine à monter des escaliers tellement mes jambes semblaient être en coton. Vos bonnes pilules ont, en quelques jours, eu raison de tout cela. »

Les Pilules Pink sont souveraines contre l'anémie, la chlorose, la faiblesse générale, les maux d'estomac, migraines, névralgies, épuisement nerveux. Elles enrichissent le sang et tonifient les nerfs.

En vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris, 3 fr. 50 la boîte, 17 fr. 50 les six boîtes franco.

Les prêts à l'État des titres des pays neutres

UTILITÉ ET AVANTAGES

C'est pour faciliter les paiements à l'étranger nécessaires pour la Défense nationale que les porteurs de titres des pays neutres doivent les prêter au Trésor qui se trouve à même de conclure des opérations lui permettant de régler ses achats dans des conditions plus favorables.

Ces prêts sont d'autant plus intéressants pour les porteurs qu'ils leur procurent une augmentation de 1/4, soit de 25 0/0 du revenu brut des valeurs déposées, et que cette augmentation leur est payée immédiatement.

En outre, les porteurs conservent leurs droits au bénéfice de change qui peut résulter de l'encaissement de leurs coupons à l'étranger, ainsi qu'au profit que peut donner éventuellement l'appel de leurs titres au remboursement par voie de tirages au sort. De plus, ils recevront un certificat négociable en Bourse.

N'oublions pas que les porteurs, pendant la durée de leur prêt, se trouvent simplement en présence des établissements ou maisons qui leur ont ouvert leurs guichets, c'est-à-dire la Banque de France, les agents de change, les Sociétés de crédit et les Banques.

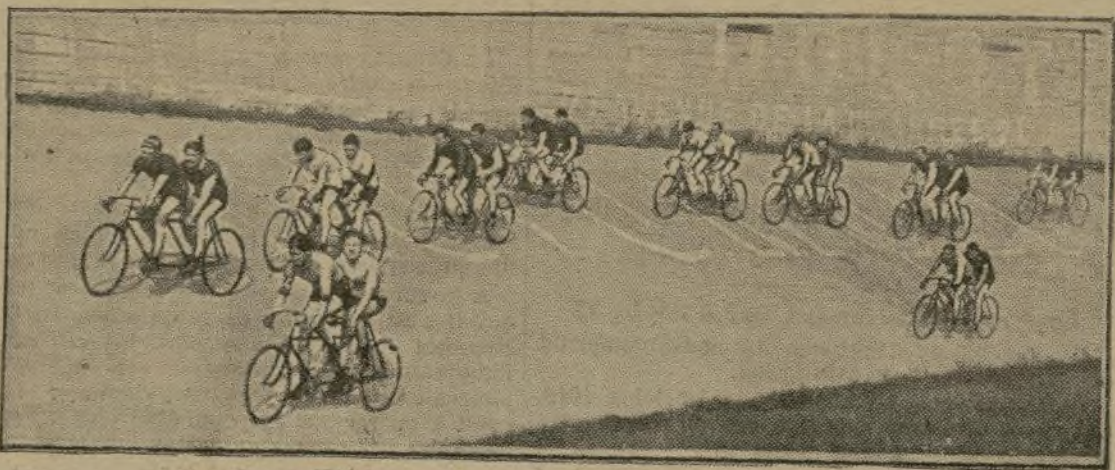
Continuons donc à prêter à l'État nos titres des pays neutres. Faisons-le avec un empressement toujours plus grand, d'autant plus que nous serons le Pays tout en tirant pour nous-mêmes, de notre opération, un très appréciable profit.

LE "TIP" remplace le Beurre

TOUS MARCHANDS de BEURRE et CONFIT. (1/45 le 1/2 kg)

Ayuntamiento de Madrid

LA VIE SPORTIVE



AU PARC DES PRINCES. — Un passage de la course de tandems.

CYCLISME

Au Parc des Princes. — Réunion tout à fait remarquable avec un programme très varié et des courses chaudement disputées.

Le Grand Prix de la F.A.S., épreuve de vitesse, fut enlevée par Siméonié, et le Handicap du Demi-Mille par Perrine; mais les deux coups de la journée ont été le Prix d'Essai des Stayers et le prix de Langlade. Le Prix d'Essai des Stayers, qui mettait aux prises, derrière entraîneurs à motocyclettes, quatre débutants dans ce genre d'épreuve — des débutants qui ont marché à plus de 60 à l'heure — a été très goûté du public, lequel n'a pas ménagé ses applaudissements au jeune vainqueur, Bonnefon, et à ses non moins jeunes concurrents. Quant au prix de Langlade, il nous a fait assister à un spectacle passionnant entre Thys, Néfati et Rousseau; ce fut tout simplement magnifique, et les milliers de spectateurs présents conserveront de cette compétition un excellent souvenir.

Grand Prix de la F.A.S. (11^e année). — Première série. — 1. Siméonié (F.A.S.); 2. Carapezzi (F.A.S.), à une demi-longueur; 3. Crausaz (U.V.F.); 4. Franchi (F.A.S.). Temps : 2 m. 16 s. 2/5; 220 m. en 13 s. 4/5.

Deuxième série. — 1. Van den Hove (F.A.S.); 2. Dammert (C.A.S.G.), à une demi-longueur; 3. Chenet (U.V.F.). Temps : 2 m. 21 s. 3/5; 200 m. en 14 s.

Troisième série. — 1. Badenas (F.A.S.); 2. Lucien Bougaud (F.A.S.), à une demi-longueur; 3. Reculé (F.A.S.). Temps : 2 m. 11 s. 2/5; 200 m. en 15 s.

Quatrième série. — 1. Claisy (U.V.F.); 2. Largillier (F.A.S.), à une longueur; 3. Derenne (F.A.S.); 4. Choquet (F.A.S.). Temps : 2 m. 46 s.; 200 m. en 13 s. 4/5.

Cinquième série. — 1. Perrine (H.C.P.); 2. Michot (F.A.S.), à une demi-longueur; 3. Hély (U.V.F.). Temps : 2 m. 21 s.; 200 m. en 13 s. 1/5.

Sixième série. — 1. Eschenbrenner (F.A.S.); 2. Compain (U.V.M.), à une roue; 3. Grassin (H.C.P.); 4. Baumler (F.A.S.). Temps : 2 m. 9 s. 1/5; 200 m. en 13 s. 4/5.

Repêchage. — Première série : 1. Carapezzi (F.A.S.); 2. Dammert (C.A.S.G.); 3. Choquet (C.A.S.G.). — Deuxième série : 1. Lucien Bougaud (F.A.S.); 2. Choquet (F.A.S.), à une longueur; 3. Guillemain (H.C.P.). — Troisième série : 1. Grassin (H.C.P.); 2. Baumler (F.A.S.), à un quart de roue; 3. Michot (F.A.S.).

1^{re} demi-finale : 1. Siméonié (F.A.S.); 2. Grassin (H.C.P.), à une demi-longueur; 3. Lucien Bougaud (F.A.S.). Temps : 3 m. 28 s.; 200 mètres en 13 s. 2/5.

2^e demi-finale : 1. Van den Hove (F.A.S.); 2. Carapezzi (F.A.S.), à une roue; 3. Badenas (F.A.S.). Temps : 2 m. 46 s.; 200 mètres en 14 s. 1/5.

3^e demi-finale : 1. Perrine (H.C.P.); 2. Claisy (U.V.F.), à une demi-roue; 3. Eschenbrenner (F.A.S.). Temps : 2 m. 41 s.; 200 mètres en 13 s. 1/5.

Finale : 1. Siméonié (F.A.S.); 2. Van den Hove, à une roue; Perrine, à 3 longueurs. Temps : 3 m. 11 s. 1/5; 200 mètres en 14 s.

Pendant le premier tour, train très lent. Van den Hove, à deux reprises, tente de s'échapper, mais ses adversaires le rejoignent, et aux 250 mètres Perrine démarre; Van den Hove prend sa roue, le remonte, mais est lui-même passé par Siméonié. Perrine crève à quelques mètres de l'arrivée.

Handicap du demi-mille (804 mètres). — 1^{re} série : 1. Siméonié (F.A.S.), scratch; 2. Lovrad (C.E.P.), 35; 3. Jouandin (U.V.F.), 70. Temps : 1 m. 30 s.; 200 mètres en 16 s. — 2^e série : 1. Van den Hove (F.A.S.), 5; 2. Jarret (C.A.S.G.), 65; 3. Badenas (F.A.S.), 20. Temps : 1 m. 1 s. 1/5. Les 200 mètres en 15 s. 3/5. — 3^e série : 1. Hély (U.V.F.), 70; 2. Claisy (U.V.F.), 10; 3. Compain (U.V.M.), 25. Temps : 1 m. 1 s. 2/5; 200 mètres, 13 s. 4/5. — 4^e série : 1. Michot (F.A.S.), 45; 2. Dammert (C.A.S.G.), 50; 3. Rohrbach (U.V.F.), 65. Temps : 1 m. 20 s. 3/5; 200 mètres, 13 s. 4/5. — 5^e série : 1. Carapezzi (F.A.S.), 35; 2. Dugau (U.V.F.), 45; 3. Polledri (F.A.S.), 20. Temps : 1 m. 2 s.; 200 mètres, 14 s. 4/5. — 6^e série : 1. Perrine (H.C.P.), 20; 2. Saux (U.A. XX), 45; 3. Lombard (U.V.F.), 55. Temps : 1 m. 4 s. 1/5; 200 m., 16 s. — Finale : 1. Perrine (H.C.P.), 20; 2. Siméonié (F.A.S.), scratch, à une demi-roue; 3. Van den Hove (F.A.S.), 5, à une longueur; 4. Carapezzi (F.A.S.), 35; 5. Michot (F.A.S.), 45; 6. Hély (U.V.F.), 70.

Course de tandems (6 kil.). — 1. Van den Hove-Baumler (F.A.S.), en 8 m. 50 s.; 2. Choquet-Evrard (C.A.S.G.-E.C.P.), à une roue; 3. Siméonié-Claisy (F.A.S.-U.V.F.), à une demi-longueur; 4. Tribouillard-Bernard (F.A.S.), 5. Dugau-Henry (U.V.F.), 6. Michot-Dammert (F.A.S.-C.A.S.G.). Les derniers 200 mètres en 12 s. 2/5.

Prix d'Essai des stayers (30 kil. derrière motos). — 1. Bonnefon, en 29 m. 30 s.; 2. Bardin, à 650 mètres; 3. Bétemps, à 3 tours 1/2; 4. Maniez, à 14 tours.

Bétemps est le premier en action avec 50 mètres d'avance sur Bonnefon; celui-ci se rapproche bientôt

et passe en tête; Maniez, qui fermait la marche, crève dès les premiers tours; aux 10 kilomètres, en 9 m. 48 s. 4/5, Bardin essaie de passer Bétemps, mais il échoue; quant à Maniez, il crève une deuxième fois, et ces deux crevaisons successives lui font perdre énormément de terrain; Bonnefon double Bardin au moment où celui-ci venait à nouveau d'essayer de souffler la seconde place à Bétemps; à ce moment, celui-ci crève et perd deux tours; Maniez, qui, remis en action, marche fort bien, ne peut songer à rattraper son retard. Entrée, les 20 kil. sont atteints en 19 m. 40 s. 3/5; Bonnefon, sauf accident, a maintenant course gagnée et, à part une belle fin de course de Bardin, il n'y a plus rien de saillant jusqu'à la fin. Le vainqueur est très acclamé.

Prix de Langlade (11^e année). — 1 heure derrière tandems : 1. Thys, 45 kil. 300 m.; 2. Ali Neffati, à une longueur; 3. Rousseau, à une longueur; 4. Godivier, 44 kil. 600 m.

Au départ, Thys prend le commandement et mène plusieurs tours, puis Ali Neffati passe en tête, mais bientôt Rousseau se sauve avec Thys dans sa roue; au même moment, le tandem de Neffati casse sa chaîne et le Tunisien se trouve lâché; il rejoint du reste bientôt; les trois leaders tentent à chaque instant de se lâcher mutuellement; quant à Godivier, qui remplaçait au pied levé Brocco (celui-ci, soldat, n'ayant pu avoir de permission), il fait une course toute de courage et de régularité; il ne peut éviter d'être lâché; il ne perdra, du reste, qu'un tour dans toute la course. Au 10^e kilomètre, atteint en 12 m. 54 s. 4/5 par Thys, celui-ci se sauve, mais Rousseau le rejoint presque aussitôt et Neffati l'imite; ce sera alors jusqu'à la fin, non pas une, mais dix, quinze, vingt tentatives de fuite, la plupart exécutées par Thys. On juge si cette lutte anime la course qui à aucun moment ne languit; le public applaudit à tout rompre le bel effort de Thys, Neffati et Rousseau. Au dernier tour, Rousseau part en tête, mais est débordé bientôt par Neffati et Thys; ce dernier, dans une détente de tous ses muscles, conserve l'avantage sur son rival. Citons pour mémoire les temps des 20 kil. : 25 m. 51 s. 3/5; des 30 kil. : 39 m. 3 s. 3/5 et des 40 kil. : 52 m. 29 s. 2/5. Dans la demi-heure : 23 kil. 050 m.

FOOTBALL ASSOCIATION

Les matches d'hier. — U.F.C. Polangis (1) bat Saint-Louis de Vincennes (1) par 3 buts à 1; C.A.S. Générale (Hirondelles) bat Légion Saint-Michel (1) par 5 buts à 1; U.S. Passy (1) bat E.S. Bienfaisance (2) par 5 buts à 1; U.S. Passy (2) bat E.S. Bienfaisance (3) par 2 buts à zéro; U.S. Noisienne (3) bat P.L. du Raincy (3) par 9 buts à zéro; U.S. Noisienne (réserve) bat Paris Star (2) par forfait; Paris Star bat J.S. de Pavillons (1) par 2 buts à zéro; Red Star (2) bat C.A. du Rosaire (1) par 2 buts à 1; Patronage Paul Bert (1) et Daumesnil A.C. font match nul (1 but à 1); F.C. Vaugirard (mixte) bat U.S. Montrouge (2) par 2 buts à zéro; Etoile des Deux-Lacs (2) bat S.A. Rosaire (2) par 3 buts à 1; Paris Star (1) bat C.S. Neuilly (1) par 3 buts à zéro; J.A. Rosny (1) bat A.S. Rosny (1) par 10 buts à 1; Red Star (1) et E.S. Bienfaisance (1) font match nul (1 but à 1); U.S.A. Clichy (1) bat C.A. Vitry (1) par 4 buts à 1.

ATHLETISME

Le Prix Jean Bouin. — Au stade Jean Bouin, à Auteuil-Boulogne, s'est déroulée, hier la réunion organisée par l'U.S.F.S.A. en l'honneur du merveilleux athlète recordman du monde de la demi-heure et de l'heure, mort au champ des braves. Nombreuses épreuves. Voici les résultats :

Prix Géo André. — 200 m. : 1. Hemmi (S.F.), 2. Biget (R.C.F.), 3. Camay (C.A.S.G.), 4. Smets (Belge). Temps : 23 s. 3/5.

1.000 m. (militaires). — 1. Devaux (armée belge), 2. Scarles (A.S.C.), 3. Dufen (S.F.).

1.000 m. handicap. — 1. Lazardoux (C.A.S.G., 80), 2. Raymond (R.C.B., 90), 3. Leusièrre (C.A.S.G., 100), 4. Brugger (A.S.G., 60), etc.

Lutte à la corde. — 1. Stade Français bat Racing Club de France en 50 secondes.

Prix Brennus, 500 m. (réservé aux jeunes). — 1. Dobrenel (S.F.), 2. Jullien (S.F.), 3. Gérard (U.S.P.L.M.), 4. Berthier (C.A.S.G.).

Prix Jean Bouin, 3.000 scratch. — 1. Audinet (C.A.S.G.), en 9 m. 25 s. 4/5; 2. Schnellmann (C.A.M.), à 2 mètres; 3. Mallet (U.S.N.), à 5 mètres; 4. Devaux (C.A.S.G.), 5. Mouchoux (R.C.F.), 6. Henry (C.A.S.G.), 7. Chommeloux (C.A.S.G.), 8. de Montfort (R.C.F.), 9. Coppens (F.C.A.F.), 10. Derhet (F.C.A.F.), etc. Classement par catégories : 1^{re} catégorie (junior) : 1. Audinet, 2. Mallet, 3. Henry; 2^e catégorie (senior) : 1. Schnellmann, 2. Devaux, 3. Mouchoux, etc.

Lutte à la corde. — C.A.S. Générale bat le Stade en 2 m. 15 s.
333 m. handicap (petites A). — 1. Magnier (15 s.), 2. Audinet (scratch), 3. Ampeot (20 m.).
Course par relais (6 tours de piste). — 1. C.A.S. Générale (Audinet, Irondele, Camay, Chavannes, Filipeau, Brécy), 2. Stade Français (Jullien, Routhier, Daullé, Hemmi, Zuber, Dobrenel).
Les prix ont été distribués à l'issue de la réunion.

NATATION

Au Bain des Familles. — Très intéressante réunion organisée sous le patronage de l'Auto et avec le concours du Club des Nageurs de Paris et des Mouettes, au Bain des Familles, à Charenton, au profit des blessés. Le président de la République avait offert un vase de Sèvres, qui a été remis à Georges Paulus, le fils du champion bien connu. Résultats :

50 mètres pupilles (C.N.P.) : 1. H. Marcovici, 40 s.; 2. Dutilleux, 49 s.; 3. Fardeau, 53 s.; 4. Weinachter, etc.
50 mètres pupilles (Mouettes) : 1. André Bogaerts, 54 s.; 2. Angèle Pézel, 59 s.; 3. André Nunez, 1 m. 6 s.; 4. Henriette Gardelle, 1 m. 12 s.

Prix du Président de la République. — 100 mètres, 1^{re} catégorie : 1. Georges Paulus, 1 m. 19 s.; 2. Boileux, 1 m. 23 s.; 3. Biewesch; 4. J. Marcovici. — 100 mètres (Mouettes, 1^{re} catégorie) : 1. Renée Dardère, 1 m. 48 s.; 2. Mlle Comie, 1 m. 58 s. 3/5; 3. Georgette Curé et Yvonne Waher, dead heat, en 1 m. 58 s. 4/5. — 50 mètres nage libre (2^e catégorie, trois séries sans finale), 1^{re} série : 1. Devin, 50 s.; 2. Weinachter, 52 s.; 3. Pollet. — 2^e série : 1. Legot, 56 s.; 2. Joubley, 58 s.; 3. Simonet. — 3^e série : 1. Bastiaens, 50 s.; 2. Braunstein, 53 s.

La réunion s'est terminée par une course à l'américaine sur 250 mètres entre trois équipes de cinq nageurs et nageuses et diverses attractions, telles que le sac de Monte-Christo, exécuté par Mme Decorne, et toute une série de remarquables plongeurs.

LES COURSES EN ANGLETERRE

Les September Stakes, qui remplacent sur les programmes de Newmarket le Saint-Léger de Doncaster, ont été courus cette semaine. Aucun des trois premiers du Derby n'y a pris part. Finella, atteinte de toux, a dû être retirée quelques jours avant la course. Kwang Su, le second du Derby, qui avait approché de très près la gagnante Finella a été réservé pour les Jockey Club Stakes. Massovian, qui avait fini à une tête de Kwang Su, n'avait pas été engagé.

En revanche on a revu Clarissimus, le gagnant des Deux mille guinées, qu'une indisposition avait empêché de prendre part au Derby, et Canyon, qui avait disputé cette même course dans des conditions d'infériorité notoire. Tous les deux se sont mesurés contre Hurry On, la révélation de cet été. Le résultat n'a pas été en leur faveur.

Hurry On, par Marcovil et Tout-Suite, à M. J. Buchanan est un grand poulain tardif qui n'a débuté qu'en juillet. Il avait couru trois fois et gagné toujours très facilement quand il s'est présenté dans les September Stakes, où il a remporté une nouvelle victoire non moins facile que les précédentes. Il a battu de deux longueurs Clarissimus, qui précédait lui-même de plusieurs longueurs Athaling.

D'après les performances de printemps, Clarissimus, Finella, Kwang Su et Massovian étaient des animaux de valeur sensiblement analogue. Si donc Clarissimus a couru mercredi en même forme que dans les Guinées, il y a toute espérance que Hurry On soit en Angleterre le meilleur sujet de sa génération.

Les sociétés de préparation militaire sur les champs de bataille de la Marne

La Fédération nationale des Sociétés de préparation militaire a consacré sa journée d'hier à son troisième pèlerinage aux champs de bataille de Varedes, Barcy, Chambry, etc.

Huit cents jeunes gens environ y participèrent. Le départ de Paris eut lieu par train spécial, sous la direction de M. Milliaud vice-président de la Fédération, et du lieutenant Bourgeois, membre du conseil, chef du groupe des lycées. A Meaux, les membres et les instructeurs furent reçus par la municipalité. Après une allocution de M. Milliaud et une réponse du maire, la colonne prit le chemin de Varedes, précédée d'un peloton cycliste et suivie de deux automobiles médicales.

Une collation fut préparée sur le terrain près de Varedes. Après le déjeuner, les excursionnistes allèrent déposer des drapeaux tricolores sur la tombe de nos soldats; une palme verte ornée de rubans tricolores fut portée au monument de Barcy où le lieutenant Bourgeois fit l'historique de la bataille de la Marne.

VISITEZ LES GRANDS MAGASINS DUFAYEL

PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ
Confection, Chapellerie, Chaussures pour hommes, dames et enfants. Spécialité pour militaires. Toile, Blanc, Lingerie, etc., Mobiliers par milliers. Sièges, tapis, tentures, etc...

BREVETS ET BACCALAURÉAT

Révision rapide par correspondance
FIGIER, 58, rue de Rivoli, 53 - PARIS

Une grande manifestation franco-italienne à la Sorbonne

La manifestation franco-italienne organisée par la Société « Dante Alighieri », fondée à Rome en 1889 par M. Boselli, actuellement président du Conseil des ministres d'Italie, a obtenu à la Sorbonne, hier, un éclatant succès.

M. De Nava, ministre du Commerce italien, a ouvert la séance en donnant lecture d'un télégramme de M. Paolo Boselli, président du Conseil des ministres d'Italie, saluant comme président du conseil central de la « Dante Alighieri » le comité de Paris « qui raffermirait l'union spirituelle des nations sœurs au nom des plus nobles idéales de la race ».

Un discours en italien fut ensuite prononcé par M. Arturo Vecchini, député d'Ancone, qui montra les Italiens et les Français prédestinés à l'union actuelle et à la défense de la liberté des peuples au nom de l'idéal qui a toujours été le leur.

M. Louis Barthou, dans un discours applaudi, rendit hommage à l'effort de propagande de la Société qui a pris le nom de Dante Alighieri pour porter plus loin le rayonnement de la pensée italienne.

Il faudrait, dit-il, le Dante de l'Enfer ou le Victor Hugo de l'Année terrible pour faire justice des crimes qui ont soulevé contre l'Allemagne et ses vassales l'horreur du monde civilisé.

Ces crimes, qui n'ont épargné ni les droits des gens ni la foi des traités, ni l'humanité, ne pouvaient laisser indifférente la noble nation où le droit a pris naissance, s'est formulé en doctrine et a connu ses théoriciens les plus illustres.

L'ancien président du Conseil montra ensuite la loyauté absolue de l'Italie dans les négociations qui ont précédé la guerre et dans les pourparlers qui ont suivi et il rappela les services que sa trahie bienveillante rendit à la France sur terre et sur mer.

Les héros de Gorizia, du Trentin et du Cadore, dit l'orateur, partagent avec les soldats des armées alliées l'honneur de servir les causes qui s'accordent avec le droit des gens et avec la liberté des peuples.

Tant pis pour les peuples égarés ou asservis qui laissent passer l'heure du droit sans courir au secours du droit !

Tant pis pour les dynasties qui attendent leur salut d'une désertion des traités, des traditions et des devoirs sur lesquels s'appuyait l'intérêt national !

Tant pis pour la Grèce, sourde à la grande voix de son sauveur, infidèle à la Serbie martyre, accueillante à la Bulgarie félon, ingrate envers ses protecteurs et ouverte à ses oppresseurs !

Tant pis, tant pis pour Athènes si elle a oublié l'apostrophe de Démosthène dans le discours sur la Chersonèse : « Pourquoi ces hésitations, ces lenteurs, et qu'attendez-vous pour faire votre devoir ? Que quelque nécessité vous y force ? Pour l'homme libre, la nécessité la plus pressante, la contrainte la plus terrible, c'est le déshonneur de sa patrie ! »

Qui se déshonore pendant la guerre associe un faux calcul à une lâcheté. Ceux-là seuls qui auront fait la guerre pourront réclamer les profits de la paix.

Parlant ensuite de la déclaration de M. Briand à la tribune française, M. Barthou dit qu'elle ex-

prime bien tout ce que nous voulons, tout ce que veut l'armée et que c'est seulement lorsque le droit sera vengé, triomphant et assuré de vivre que nous pourrions songer à mettre bas les armes.

La manifestation s'est achevée par une vibrante improvisation du député belge, M. Jules Destrées, qui a déclaré qu'« après deux ans de luttes sanglantes, de sang répandu, de larmes et de douleurs, de famine et d'épreuves », la Belgique, sûre de la victoire, ne regrette rien.

La souscription au nouvel emprunt sera ouverte le 5 octobre

Le taux d'émission est fixé à 88 fr. 75

Les conditions d'émission du nouvel emprunt ont été publiées hier à l'Officiel.

La souscription sera ouverte le 5 octobre 1916. Un décret ultérieur fixera la date de clôture, qui ne pourra dépasser le 29 octobre 1916.

Le taux sera de 88 fr. 75 par 5 francs de rente libérée, avec jouissance à partir du 16 août dernier. Toutefois, le montant du coupon du 16 novembre, qui vient à échéance quelques jours après la clôture de l'emprunt, sera déduit à la souscription, afin d'éviter un dérangement aux souscripteurs.

La somme nette à verser par 5 francs de rente libérée sera donc en réalité de 87 fr. 50.

Faisons observer que l'emprunt de 1915 avait été émis à 87 fr. 25 pour 5 francs de rente libérée.

De même que l'an dernier, les versements échelonnés seront admis pour les souscriptions en numéraire.

Le prix d'émission sera aussi de 88 fr. 75, mais la jouissance de la rente sera reportée au 16 novembre; c'est-à-dire que ces souscripteurs perdront seulement le bénéfice du premier coupon.

Le premier versement sera de 15 francs au lieu de 10 l'an dernier. L'acquittement du surplus se fera en trois termes presque égaux :

23 fr. 75 le 16 décembre 1916;

25 francs le 16 février 1917;

25 francs le 16 avril 1917.

Les bons de la défense nationale, souscrits ou renouvelés avant le 1^{er} octobre 1916, les obligations de la défense nationale, les titres de rente 3 1/2 0/0 amortissable libérés avant le 31 janvier 1915 ou admis au bénéfice de la loi du 31 mars 1915 seront reçus en paiement des souscriptions.

Ajoutons que, comme l'avait déclaré le ministre des Finances à la Chambre, il sera délivré aux souscripteurs des certificats provisoires munis de coupons trimestriels qui seront ultérieurement échangés, sous réserve de libération complète, contre des titres définitifs.

DANS LA MARINE

Commandements à la mer. — Sont nommés aux commandements suivants : le capitaine de vaisseau Coton, du croiseur cuirassé *Desaix*; les capitaines de frégate Marc, du transport *Bien-Hoa*; Jochaud, du croiseur de 2^e classe *Foudre*.

D'ailleurs, il m'a laissée choisir tout ce que j'ai voulu, et quand parfois j'hésitais devant un prix que je craignais un peu fort, il me disait :

— Allons donc, ne te gêne pas, fillette, je veux que tu me fasses honneur à Villers.

Il n'était pas loin de midi quand nous sommes sortis des Galeries Lafayette, et, comme notre train devait partir à une heure vingt-cinq, nous avons tout juste eu le temps d'aller déjeuner à la hâte dans un des nombreux restaurants qui avoisinent la gare, mais je n'avais guère faim. Seulement, j'ai remarqué que mon oncle a un solide appétit, qu'il mange lentement et silencieusement.

En traversant la salle des Pas-Perdus, il a acheté deux ou trois magazines, puis une fois installés dans notre compartiment, quand le train s'est ébranlé, il me les a tendus :

— Tu dois aimer à lire ?

— Oui, mon oncle !

C'est vrai, j'aime la lecture, mais je n'avais guère le cœur à lire; les lettres dansaient devant mes yeux et je lisais, l'esprit ailleurs, sans comprendre le sens des phrases.

J'ai jeté mes journaux sur la banquette; en face de moi, mon oncle était enfoncé dans un gros livre relié de cuir souple; j'ai eu l'indiscrétion de lire ce qu'il y avait d'écrit au dos du volume, et j'ai déchiffré ce mot : « Paléontologie ». Cela m'a presque effrayé.

Paléontologie ! Assurément, ce mot ne m'est pas inconnu; j'en ai su le sens jadis; c'est un terme qui fait partie de cet encombrant bagage que l'on a de force introduit dans ma petite cervelle, à l'époque où je préparais mon brevet, car j'ai mon brevet, comme tout le monde ! Mais voilà ! j'ai beau chercher, je ne sais plus ce que cela veut dire; le mot est là, il m'est familier, c'est une petite boîte portant cette étiquette farouche qui se trouve dans mon cerveau; mais qu'y a-t-il dans

La nouvelle revision ne viserait que les exemptés autres que les R. A. T.

La Censure nous a récemment interdit, comme à tous nos confrères, tout commentaire sur le projet dont on avait annoncé la mise à l'étude concernant une nouvelle révision à laquelle devaient être soumis, disait-on, les exemptés et les réformés.

M. Charles Humbert, sénateur de la Meuse, a pu, néanmoins, dans le *Journal* d'hier, apporter une précision de nature à éclairer la discussion.

A la suite d'une visite au général Roques, avec qui il s'est entretenu de la question, M. Charles Humbert écrit qu'il a emporté de cet entretien l'impression que le ministre de la Guerre s'emploierait autant que possible à diminuer le prélèvement à opérer sur la population civile. *Seuls les exemptés des classes de l'active, de la réserve ou de la territoriale seraient soumis à une nouvelle révision. La mesure n'atteindrait ni les réformés en général, ni les exemptés de la R. A. T.*

Ajoutons toutefois que, pour une nouvelle révision des exemptés, un vote du Parlement est nécessaire.

Faits divers

PARIS

Les accidents. — Hier matin, vers 11 heures, M. Paul Boguenet, âgé de vingt-cinq ans, second-maitre, détaché au ministère de la Marine, demeurant 41, rue Charles-Nodier, est tombé du cinquième étage dans la cour, de l'ascenseur de l'immeuble situé 54, rue La Boétie.

Le malheureux est mort pendant qu'on le transportait à l'hôpital.

A une heure et demie de l'après-midi, hier, un monteur en fer, M. Adolphe Raux, âgé de vingt-neuf ans, demeurant 47 bis, rue des Cités, à Aubervilliers, qui installait un échafaudage boulevard Sébastopol, contre la façade d'un magasin de nouveautés, est tombé de la hauteur du deuxième étage.

Il a été admis, dans un état grave, à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu.

Un balcon dangereux. — Vers 10 heures, hier matin, une console d'un balcon de la maison portant le numéro 34 du boulevard Sébastopol est tombée du quatrième étage dans la rue sans occasionner, fort heureusement, d'accident de personnes.

DÉPARTEMENTS

Allemands évadés et repris. — TOULOUSE. — Deux soldats allemands qui s'étaient évadés du dépôt de Fumel, dans le département du Lot-et-Garonne, ont été arrêtés en gare de Saint-Martin-Labouval, au moment où, déguisés en femmes, ils avaient pris place, avec des billets de troisième classe, dans un wagon de seconde d'un train en partance.

D'autre part, trois Allemands évadés du dépôt de Sédieres (Corrèze) ont été arrêtés à Gergloux, dans le même département.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 18 SEPTEMBRE 1916

L'AMMONITE D'OR

Roman inédit

PAR

RODOLPHE BRINGER

Enfin, il m'a pris la main, puis, comme après réflexion, il m'a attirée vers lui, m'a embrassée sur le front, disant :

— Voyons ! Voyons ! séchons ces larmes ! Penses-tu que je ne saurai pas te faire une vie aussi heureuse que celle de ton couvent !

Et ces paroles ont été dites sur un tel ton, que, tout de suite, je me suis sentie consolée, car j'ai compris que, malgré sa rudesse, mon oncle m'aimait un petit peu.

Pourquoi, d'ailleurs, un petit peu ? Non ! Je suis sûre qu'il m'aime beaucoup; seulement, il a toujours vécu seul, sans famille, sans amis; sûrement il ne sait pas aimer.

Je l'ai embrassé bien fort, et, de cette minute, je me suis juré de l'aimer le plus que je pourrais.

Le sacre a déposé mon bagage à la gare Saint-Lazare; puis, à pied, nous nous sommes dirigés vers les Galeries Lafayette, où mon oncle m'a acheté tout ce qui m'était nécessaire. Mlle Faure, ma bonne directrice de Billancourt, lui avait fait une liste, car, comme il le disait en souriant, c'était bien la première fois de sa vie qu'il entrait dans un pareil magasin, et il eût été fort embarrassé de compléter le trousseau d'une jeune fille.

Ayuntamiento de Madrid

d'abord, et il y en a tant et tant de ces petites boîtes dans ma cervelle de jeune fille !

Et un long temps, je cherche à me souvenir : paléontologie ? S'agit-il d'insectes, de vieux manuscrits ou d'architecture, je ne sais plus. J'ai bien envie de demander à mon oncle, mais je n'ose pas, et à la fin je tape du pied et regarde le paysage.

C'est la grasse Normandie avec ses vertes prairies, coupées de ruisseaux clairs, où paissent des vaches majestueuses et calmes; et l'horizon se borne de petites collines, jolies et propres, comme on en voit sur les chromos. De temps en temps, un clocher passe, rapide, debout au milieu des prés, tel un berger, rassemblant autour de lui les quelques maisons qu'il a le devoir de garder, et, toujours à travers les arbres, tantôt près, tantôt loin, la Seine qui paraît nous accompagner.

Le train roule, s'arrête dans les gares; des hommes en blouse et haute casquette de soie descendent; des carrioles attendent, attelées de gros chevaux; quelquefois une calèche avec un cocher en livrée, des messieurs en redingote noire et des dames en toilette claire, malgré la saison avancée.

Je regarde de tous mes yeux; tout m'amuse, tout m'intéresse; c'est la première fois que je voyage ! Mon oncle lit toujours sa paléontologie.

Cependant le temps passe; le soleil décline déjà à l'horizon, et les peupliers allongent démesurément leur ombre dans les prairies.

Enfin, le train s'arrête; mon oncle regarde à la portière, remet son livre dans sa poche et me dit simplement :

— Nous descendons ici !

— Nous sommes arrivés ?

— Non ! Mais ici nous changeons de train; nous changeons encore à Trouville. La saison est finie, et il n'y a plus maintenant de trains directs pour Villers.

Nous voici dans une petite gare laide et sale. Dans de grands paniers, des veaux sont emballés

BLOC-NOTES

CORPS DIPLOMATIQUE

— Mme Lahovary, femme de S. Exc. le ministre de Roumanie en France, vient d'arriver à Londres, auprès de ses filles.

MARIAGES

— En la basilique de Sainte-Clotilde vient d'être béni, dans l'intimité, par le R. P. Delor, le mariage du capitaine Jean de Méric de Bellefon, du 153^e d'infanterie, avec Mme Magdeleine Tardieu.

— Dans l'intimité vient d'être célébré le mariage de M. Henry Tissot, avec Mlle Evelyn de Neuville, fille du baron Jacob de Neuville, décédé, et de la baronne, née Bongrand.

NAISSANCES

— La comtesse Hubert de Beaumont d'Antichamp a mis au monde un fils : Henri.

— Mme Robert de Lamoignon-Dreux a donné le jour, à Cherbou, à un fils qui a reçu le prénom de Jacques.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Albert Maillefer, ancien président du tribunal civil de Verdun. A la déclaration de guerre, emmené par les Allemands à Perl (Prusse rhénane), il y est mort le 20 août dernier.

De Mme Anne Hou, sœur du président Wilson, décédée à New-London (Connecticut).

De M. R. Gauthier, directeur d'études adjoint à l'École des hautes études, décédé à quarante ans, des suites d'une blessure de guerre. Linguiste de premier ordre, il a brillamment contribué au déchiffrement des langues trouvées en Asie centrale.

Du chef de bataillon Maurice de Galbert, commandant le 3^e bataillon de chasseurs, mort pour la France, le 13 septembre, à Bouchavesnes, décoré de la Légion d'honneur et de la Croix de guerre.

De M. Charles Maurice, président honoraire au tribunal civil de Tours, ancien vice-président du conseil général d'Indre-et-Loire, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Savonnières. Père de M. Roger Maurice, lieutenant du 25^e dragons.

De M. Auguste Bonnet, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats de Douai, décédé à Mers, à soixante-six ans. Frère du conseiller à la Cour de cassation.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-44 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

Le retour à l'heure normale

Le retour à l'heure légale devant avoir lieu dans la nuit du 30 septembre au 1^{er} octobre, la journée du 30 septembre aura vingt-cinq heures et compensera ainsi celle du 14 juin, qui n'en a eu que vingt-trois.

Une minute après 24 h. 59 de la journée du 30 septembre, les aiguilles des horloges, pendules et montres seront retardées d'une heure, c'est-à-dire mises sur 0 heure. Une étude approfondie des conditions de circulation a permis, en effet, de constater qu'il était plus avantageux de n'effectuer le changement d'heure qu'à une heure du matin, au lieu de 23 h. 59, afin de ne pas risquer la confusion que pourraient faire certains voyageurs des derniers trains de banlieue. Quant aux trains de grandes lignes, en circulation dans la nuit de transition, ils seront, par mesure de sécurité, arrêtés entre 24 heures et 25 heures dans une gare ouverte au service, où ils stationneront le temps nécessaire pour reprendre leur horaire normal dans le nouveau régime. Les trains dont l'arrivée à la gare terminus sera comprise entre 24 heures et 25 heures, continueront leur marche jusqu'à destination.

Quelques trains, partant peu avant minuit, pourront avoir — si la circulation sur la ligne le permet — leur départ retardé d'une heure, pour éviter de les faire stationner à proximité du point de départ.

Le public sera prévenu par des affiches des dispositions qui seront prises en ce qui concerne les trains de voyageurs.

vivants et meurent tristement. Des hommes en blouse discutent violemment dans une langue que je ne comprends pas et pourtant c'est du français; un commis voyageur se nettoie les ongles, assis sur ses malles, et me regarde à la dérobée.

Tout à coup mon oncle me demanda :

— Tu n'as pas faim, par hasard ?

— Si, répondis-je, en rougissant un peu.

C'est vrai, je n'ai déjeuné qu'à peine; il est 5 heures et au couvent j'ai pris l'habitude de goûter.

Et voici mon oncle qui s'indigne.

— Gros bêta, tu ne pouvais pas me dire que tu avais faim ? Tu comprends bien que je ne sais pas, moi ! Je n'ai pas l'habitude. Si tu te gênes avec moi !

Et il m'entraîne vers le buffet, commande du thé, des gâteaux et remplit ma tasse, y verse du lait, me présente du beurre, me bourre de gâteaux : on dirait qu'il craint tout à coup que je ne tombe d'inanition.

— Quand tu as faim, il faut dire « j'ai faim » ; quand tu as soif, il faut dire « j'ai soif » ; moi, j'ai toujours vécu seul, et n'ai l'habitude de ne m'occuper que de moi ; aussi, vois-tu, ne compte jamais sur mes prévenances, fillette.

Il dit cela d'une voix rude, mais je devine sous cette rudesse toute la bonté de son âme.

— Soyez tranquille, mon oncle, je ne me gênerai plus à l'avenir.

Nous repartons. Mon oncle se replonge dans sa paléontologie. Je regarde à la portière; le paysage se déroule, de plus en plus normand, mais une seule chose emplit ma pensée : la mer ! Je n'ai jamais vu la mer.

D'ailleurs, je n'ai jamais rien vu, et j'écartille les yeux cherchant là-bas à l'horizon ce spectacle mystérieux : la mer. Mais ce sont toujours des prairies, des collines, des bois. Seulement, il me semble que l'air que je respire a une saveur toute

THÉÂTRES

UNE SOIRÉE A BA-TA-CLAN

Je n'avais jamais mis les pieds à Ba-Ta-Clan. C'est un peu loin ! J'y suis allé parce qu'il est curieux en temps de guerre d'observer la vie théâtrale partout où elle manifeste quelque activité. Elle seule permet d'étudier la foule pendant ses rares heures d'expansion et de liberté. Je savais du reste trouver là-bas un essai de décentralisation qui passe pour remarquable, un luxe de mise en scène, de costumes et de décors, une grande salle pimpante et un public nombreux que bien des théâtres du centre jalousseraient à juste titre.

Le théâtre Michel donne au surplus la preuve que, sauf la salle, la scène, le public, tout ce qui a fait la fortune de Ba-Ta-Clan peut être transporté en plein Paris sans être aucunement dépaycé. La revue est des mêmes auteurs, sa fantaisie s'exerce à l'aide des mêmes moyens et si elle s'intitule ici *Bravo!* et là-bas plus modestement *Ça gaze*, c'est qu'il faut faire des concessions de pure forme à une clientèle qui attache quelque importance à l'étiquette.

Je n'ai donc pas été étonné de retrouver dans un quartier laborieux quelques-uns des soiristes et quelques-unes des autorités du monde des théâtres qui n'ont guère l'occasion de s'éloigner des boulevards.

Les deux actes de MM. Celval et Charley ont, outre leurs qualités propres, dix-huit tableaux fastueux pour leur donner du relief. La troupe fait applaudir parmi ses vedettes : Mlle Mary-Hett, Bert-Angère, Mary Massart, etc., MM. Paul Merin et Galan — un maigre et un opulent comiques — M. Martin, compère déjà vu sur d'autres scènes, et, charmante étoile qui grandira, la petite Malherbe enfin, qui est la plus jeune et l'une des plus exquises célébrités de la scène parisienne. — P. BOISSIE.

Les Ballets russes en Amérique. — La troupe de ballets russes de M. Serge de Diaghilev vient de s'embarquer pour l'Amérique du Nord, où elle interprétera, avec son répertoire habituel, les trois spectacles dont elle a donné les premières la semaine dernière, devant le roi d'Espagne : *Les Mémoires*, le ballet de M. Miasine, sur la musique de Gabriel Fauré, reconstitution austère et somptueuse de la cour d'Espagne de Philippe IV, telle la vit Velasquez, et pour quoi M. J.-M. Sert composa un réaliste et pompeux décor; *Sadko*, de Rimsky-Korsakow, et *Kikimora*, un acte de M. Miasine, et dont le décor de M. Larionow fait présager une très importante éclosion de modernisme russe dont l'épanouissement est certainement réservé pour la prochaine rentrée des Ballets russes à Paris.

LUNDI 18 SEPTEMBRE

Comédie-Française. — Mardi, l'Aventurière, Shylock (1^{er} tableau).

Opéra-Comique. — Mardi, la Traviata.

Odéon. — Mardi, à 7 h. 30, la Jeunesse des mousquetaires.

Athénée. — A 8 h. 30, Un fil à la patte.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, le Veilleur de nuit (Sacha Guitry, Ch. Lysès).

Gymnase. — A 2 h. 30 et à 8 h. 30, le Grand Raymond.

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, tous les soirs (mat. dimanche), le Maître de forges.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, les Oberlé (mat. jeudi et dimanche).

Th. Michel. — A 8 heures, Bravo!

Palais-Royal. — A 8 h. 30, Madame et son filleul.

Th. Sarah-Bernhardt. — A 8 h. 30, Fregoli, Peplu.

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, Ça gaze.

Cluny. — A 8 h. 30, le Père la Pudeur.

Théâtre Impérial. — A 8 h. 15, Riquette.

Renaissance. — A 8 h. 30, l'Hôtel du Libre Echange.

Variétés. — A 8 h. 30, Tout avance.

particulière et quand je passe ma langue sur mes lèvres, elles me paraissent salées.

Tout à coup je sursaute : à droite du train court une sorte de rivière ou de canal sans eau, et limoneux; de grandes barques, bien plus vastes que celles que l'on voit à Billancourt s'enfoncent dans la vase, et voici des bateaux à voile couchés sur le flanc; ce grand fossé vide, grisâtre et vaseux, serait-ce la mer ?

Je suis sur le point d'interroger mon oncle, tant la curiosité me pique.

Heureusement il lève le nez de dessus sa paléontologie, jette un regard à la portière et dit :

— Voici la Touque. Trouville n'est pas loin.

Et je suis tout heureuse de ne pas avoir questionné mon oncle, car sûrement il se fût moqué de moi.

Nous descendons à Trouville mais pour remonter presque immédiatement dans un autre train. Mon oncle a laissé sa paléontologie, mais il se tait, l'esprit ailleurs. Je regarde toujours le paysage et tout à coup je pousse un cri :

— La mer !

En effet là-bas au loin, par delà la plaine, je viens d'apercevoir une grande ligne bleue, comme si le ciel descendu tout à coup était venu ronger la terre.

Mais malgré mon cri je n'ai pas éprouvé la sensation que j'espérais.

— En effet, c'est la mer, mais tu auras le temps de la voir de la maison, répond mon oncle. D'ailleurs, nous voici arrivés.

Le train stoppe dans une petite gare; c'est Villers, ou plutôt la gare de Villers, car le pays est plus loin, et il nous faut prendre un omnibus pour nous y conduire.

Je remarque que tout le monde salue mon oncle; le voiturier, un gros Normand rasé, rouge et l'air réjoui, s'écrie :

— Vous voilà de retour, monsieur Rabourdin ?

Théâtre Réjane. — L'armée anglaise combattant en France, 2 fois par jour, 14 h. 45 et 20 h. 30. Dim., 2 mat. : 14 h. 15 et 16 h. 30. Places à partir de 1 fr. Demi-tarif des représentations pour soldats et enfants.

Vandeville. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, la Bataille de la Somme, Paris pendant la guerre (grande revue cinématographique).

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Centr. 44-68). — 2 h. 1/2 et 8 h. 1/2 : Mac Norton et 15 vedettes et attractions. Un petit Béguit (sketch).

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, les Pollus de la 9^e. Avec les spahis sur le front. Loc. 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Omnia-Pathé. — Filles d'artiste Calomnie; les Exploits d'Elaine (7^e épisode). Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinema. — Tous les jours, mat. et soir.

Communiqués

Le conseil d'administration de la Foire de Paris a décidé que la dixième foire de Paris se tiendrait sur l'esplanade des Invalides et au quai d'Orsay, du 1^{er} au 15 mai 1917.

Plusieurs écoles de notariat doivent ouvrir dans les premiers jours d'octobre prochain. Les soldats mutilés désireux de suivre les cours peuvent s'adresser à l'Association notariale des Mutilés, 22, rue d'Athènes, Paris, qui les fera inscrire et les aidera pécuniairement, s'il est nécessaire.

La société La Picardie a donné hier, avec le concours de la Fédération des Associations départementales de Smistres, dans la salle de la Société d'Horticulture, rue de Grenelle, une très intéressante séance de projections lumineuses.

Devant l'auditoire, qui comprenait plus de neuf cents personnes, sont tour à tour apparues les ruines du pays du Santerre, du front de Picardie : Neuvaigues, Tilloy, Lihons-en-Santerre, Bompière, Frise, Feuillères, Curlo, Hem-Monacu, Albert, etc., etc.

M. Escavy a terminé cette séance par une vibrante allocution sur l'Unité française et la réparation des dommages de guerre.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

COURS

Chollier, 130, r. Lafayette (face gare Nord). Prépar. spéc. des J. Filles aux Brevets Élém. et Supr. — Cours spéciaux — Professeurs agréés

Ce Soir avant le repas
un GRAIN de VALS
résultat demain matin

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Villégiature d'automne sur la Côte d'Argent et aux Pyrénées.

A l'approche de l'automne, la plus belle saison à Biarritz et sur toute la Côte d'Argent, la Compagnie d'Orléans croit devoir rappeler que cette contrée privilégiée est desservie par un train de nuit rapide et confortable qui la met à treize heures environ de Paris.

Ce train, composé d'un wagon-restaurant, de wagons-lits et de voitures directes de toutes classes, part de Paris-quai d'Orsay à 18 h. 5 pour arriver à Bordeaux à 3 heures, à Dax 5 h. 36, à Bayonne 6 h. 30, à Biarritz à 6 h. 57, à Saint-Jean-de-Luz 7 h. 13 et à Hendaye 7 h. 28.

Il est en outre intéressant de rappeler que ce même train, avec ses correspondances, dessert les stations thermales et climatiques des Pyrénées centrales et permet d'arriver le lendemain de bonne heure à Pau, Lourdes, Argelès-Gazost, Pierrefitte-Nestales, Cautelets, Luz-Saint-Sauveur, etc.

Pour les conditions d'admission des voyageurs, consulter les documents officiels.

— Me voilà de retour, mon ami !

— Et voici Mademoiselle votre nièce, sans doute : une grande fille, pristi !

Mon oncle ne répond rien. Nous montons dans la voiture, les bagages sont chargés, nous roulons à travers les prairies. Bientôt nous rencontrons une villa, deux villas, trois villas, des rues de villas; mais tout est fermé, barricadé : personne aux fenêtres, nul être aux terrasses, et les rues sont désertes; on se croirait dans le palais de la Belle au bois dormant.

L'omnibus s'arrête devant un hôtel silencieux; mon oncle me fait descendre.

— Le père Chalut viendra chercher nos bagages, dit-il au voiturier.

Et il part; je le suis.

— Nous habitons tout là-haut sur la falaise, me dit-il; l'omnibus aurait de la peine à nous y conduire; d'ailleurs, c'est l'affaire de cinq minutes pour y arriver.

Nous passons devant des villas superbes, mais toutes closes; la route monte; parfois je m'arrête.

— Tu es fatiguée ?

— Non ! Je regarde.

Entre deux villas j'aperçois la mer, glauque, toute semée de flocons d'écume cabriolants, semblables à un troupeau de moutons pris de gaieté; le soleil se couche là-bas, empourpant la crête des vagues; des oiseaux semblent danser sur les flots; c'est très beau !

— Tu as le temps de la voir, me dit mon oncle, elle ne s'en ira pas !

Et il a l'air fâché de me voir émue devant ce spectacle si nouveau pour moi.

Enfin, il s'arrête devant un chalet normand, en lisière des champs; un chien aboie; mon oncle ouvre la grille; nous voici dans un petit jardin; une grosse fille paraît sur la terrasse.

— Enfin, vous voilà ! Je craignais que vous ayez manqué le train.

(A suivre.)

Les grands chefs qui assistèrent à l'émouvante cérémonie de Verdun



A SON ARRIVÉE A VERDUN, LE PRÉSIDENT EST REÇU PAR LES GÉNÉRAUX JOFFRE (1) ET PÉTAIN (2).



A VERDUN, LE GÉNÉRAL JOFFRE (1) S'ENTRETIENT AVEC LES GÉNÉRAUX PÉTAIN (2) NIVELLE (3) ET MANGIN (4).

Quatre grands chefs : le général Joffre, le général Pétain, le général Nivelle et le général Mangin assistaient à la cérémonie au cours de laquelle le président de la République remit à la ville de Verdun les décorations qui lui ont été attribuées par les chefs d'Etat des pays alliés. On sait que, à l'issue de la cérémonie, M. Poincaré épingla la plaque de grand-officier de la Légion d'honneur sur la poitrine du général Nivelle, chef de l'armée de Verdun depuis que le général Pétain commande le groupe des armées du Centre.